

La revue catholique des idées et des faits

UT SINT UNUM!

vendredi 3 avril 1925

Sommaire :

Une leçon du professeur Seipel

La vie chère et ses causes

Les stylites

Le puits de Jacob

L'augmentation de la population est-elle
désirable?


Où le maître s'ennuie...

Louis Picard

Fernand Baudhuin

Maurice Dullaert

Georges Valois

Val. Fallon S. J. 

Paul Cazin

Les idées et les faits : Chronique des idées : Le Jubilé scientifique du chanoine Grégoire, J. Schyrgens. — Russie. — Perse.

La Semaine

Ça va mal en France... pour le gouvernement.

Et tant mieux... pour la France...

Herriot et sa bande ont trouvé moyen de se mettre à dos les universitaires parisiens — les autres suivront — et semblent à la veille de perdre la partie...

En quelques mois, les radicaux français — grands amis de nos libéraux belges — ont créé en France le plus beau gâchis.

Guerre civile et désastre financier, voilà où conduit le sectarisme de ceux qui président aux destinées de la nation victorieuse !...

On est toute tendresse pour Moscou, mais féroce pour Rome.

On ferme les yeux au péril communiste, mais on met les catholiques hors la loi.

On promet monts et merveilles, mais on est acculé à l'inflation, c'est-à-dire à la ruine.

Et pendant ce temps la sécurité du pays n'est toujours pas assurée, et l'ennemi d'hier se relève et s'apprête à redevenir l'ennemi demain...

Belges qui voulez éviter au pays les tristes expériences qui risquent de mener la France aux abîmes, votez à droite !...

Bruxelles : 11, Boulevard Bischoffsheim.

(Tél. : 220,50; Compte chèque postal : 489,16)

CHOCOLAT

**D
U
C**

CHOCOLAT



DU C ANVERS

La
Grande
Marque
Belge

Crédit Général Liégeois

CAPITAL : 90,000,000 SOCIÉTÉ ANONYME RÉSERVES : 20,250,000

SUCCURSALE DE BRUXELLES :
68, Rue Royale et 35, Rue des Colonies

BUREAUX :
**BRUXELLES-MARITIME, 30, Place Saintelette
VILVORDE, Rue de Louvain**

Ne conservez pas votre argent sans lui faire produire un intérêt, même si vous en prévoyez l'emploi dans un délai prochain. Placez-le à court terme au **CRÉDIT GÉNÉRAL LIÉGEOIS**, qui bonifie actuellement :

En compte de QUINZAINE (préavis de 3 jours) . . . 5.00 %
En compte à UN MOIS (préavis de 3 jours avant le 15) 5.00 %
En compte de SIX MOIS (au 15 ou au 20 du mois) . . . 5.25 %

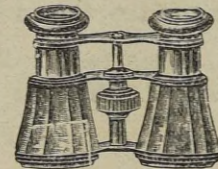
Avec facilité de retrait anticipé :
1° Après le cinquième mois 5.20 %
2° Après le quatrième mois 5.15 %
3° Après le troisième mois 5.10 %
4° Après le deuxième mois 5.05 %
5° Après un mois 5.00 %

Ces placements temporaires, très avantageux, peuvent être faits par sommes rondes : **500 francs** minimum et multiples de 500 fr.

MAISON DU LYNX

34, Rue de la Bourse, BRUXELLES

◇
Lunetterie
Optique
Jumelles
Baromètres
◇



◇
Faces à main
—
Articles de luxe
et
ordinaires
◇

Exécution soignée
des ordonnances de MM. les Médecins-Oculistes

QUI S'HABILLE BIEN

S'HABILLE CHEZ

François Vanderlinden

Rue des Cultes, 17, BRUXELLES

Une leçon du professeur Seipel

Cette leçon fut donnée récemment à Cologne.

Elle avait pour objet la situation politique actuelle de l'Europe.

Cours plutôt que conférence. Mgr Seipel n'a pas perdu, durant ses années de gouvernement, ses qualités d'homme d'étude ni oublié ses méthodes d'homme d'enseignement. La leçon dont nous avons sous les yeux de longs et vivants comptes-rendus est un modèle de clarté et d'ordonnance pédagogique.

Si l'on se souvient que le professeur d'aujourd'hui a, aussi longtemps qu'il tint le gouvernail, conscience de l'écrasante responsabilité dont l'avait chargé la confiance de ses concitoyens, et qu'il a mis dans l'étude et la pratique de la politique européenne le meilleur de ses énergies, de son intelligence, de son patriotisme, de ses vertus sacerdotales et même de son sang, peut-être trouvera-t-on admirable tant de sérénité, d'ordre et de maîtrise de soi pour traiter de cette réalité tumultueuse où est encore engagé le sort de sa patrie.

Voici donc, dans ses grandes lignes, la leçon de ce maître.

Déplacements de frontières.

Il commence par résumer les changements apportés à la carte de l'Europe par la guerre et les traités de paix, et il en tire une conclusion intéressante concernant les théories nationalistes.

Des vingt-six États européens existant avant la guerre, deux ont disparu : le Monténégro et l'Autriche-Hongrie. Douze ont subi des modifications de frontières : la France, l'Italie, l'Allemagne, la Belgique, le Danemark, la Serbie (dite actuellement Yougoslavie), la Roumanie, l'Albanie, la Grèce, la Bulgarie, la Turquie, la Russie.

Neuf États nouveaux sont nés de la guerre : la République autrichienne, la Tchécoslovaquie, la Hongrie, la Pologne, la Lithuanie, la Lettonie, l'Esthonie, la Finlande et Dantzig.

Or, il est aisé de constater que ce n'est pas le principe nationaliste qui a guidé le tracé des nouvelles frontières. En effet, bien qu'il n'y ait que deux États dans lesquels plusieurs nationalités jouissent de l'égalité politique, nous voulons dire la Belgique et la Suisse, il y en a onze qui renferment des minorités ethniques ne jouissant pas de la même situation politique que la majorité ; ce sont la France, la Belgique (pour la partie allemande), l'Italie, l'Autriche, la Tchécoslovaquie, la Hongrie, la Pologne, la Yougoslavie, la Roumanie, la Turquie, la Russie.

Que si l'on demande pourquoi le critère nationaliste n'a pas été suivi davantage dans le règlement des questions territoriales, nous ferons remarquer que, dans certaines régions, les nationalités sont inextricablement mêlées et qu'en outre d'autres critères doivent être considérés et qu'il faut bien en tenir compte ; tel le critère économique, qui a prévalu dans la solution de certains

problèmes territoriaux intéressant la Pologne et la Tchécoslovaquie, le critère historique (Alsace, Bohême, Pologne), le critère stratégique (frontière austro-italienne), le critère purement politique, au nom duquel on a interdit à l'Autriche de se rattacher à l'Allemagne, et à l'Ukraine ciscarpathique de s'incorporer à la Tchécoslovaquie.

Nous sommes donc loin de l'application pure et simple du fameux droit wilsonien des peuples à disposer d'eux-mêmes.

Tout ne s'explique pas non plus par la défaite et par la victoire. Le Monténégro était de l'alliance victorieuse, et il a disparu au lendemain de la victoire. La Grèce a d'abord bénéficié de la victoire, puis le vent politique a changé. Les transformations politiques de la Russie et l'émancipation de l'Irlande ne résultent pas uniquement ni principalement de l'issue de la grande guerre.

Les formes de gouvernement.

Les formes de gouvernement étaient multiples en Europe avant la guerre.

République ou monarchie, disait-on ; mais, en réalité, des républiques telles que la France et la Suisse n'avaient de commun que le nom ; de même les monarchies russe et britannique ; certaines monarchies d'origine révolutionnaire, telles que l'Italie et la Grèce, gardaient dans leur constitution et dans leur vie des traces démocratiques et républicaines de cette origine ; l'Allemagne était, par la variété de ses formes de gouvernement, une image de l'Europe ; on y voyait, à côté de libres républiques hanséatiques, tous les types de monarchie, depuis celui de Baden jusqu'à celui de Mecklembourg.

La diversité des formes de gouvernement n'a pas été inventée pour l'intérêt et le plaisir des théoriciens politiques, mais elle est conforme à la raison et à la nature des choses. La forme de gouvernement s'adapte aux conditions du peuple auquel elle est destinée, comme l'habit se fait sur la mesure de la personne qu'il doit vêtir.

Cependant, de même que la mode internationale supplante petit à petit les costumes nationaux, les formes de gouvernement tendent, elles aussi, à s'uniformiser.

Avant la guerre, en Europe, une sorte d'équilibre s'était établi dans la plupart des pays, entre les tendances conservatrices et les tendances progressistes, quoique, plus ou moins lentement et plus ou moins consciemment, tous les peuples s'acheminassent vers la démocratie. Le socialisme réclamait la forme républicaine. Mais, au fond, il est opposé aussi bien à la république bourgeoise qu'à la monarchie, de même que le communisme est adverse irréductible de la république socialiste.

Depuis la guerre, cette sorte d'équilibre entre les tendances

démocratiques et les tendances conservatrices est devenu fort instable. Nous assistons à des soubresauts révolutionnaires dans un sens ou dans l'autre, crises communistes, réactions fascistes et dictatoriales.

Que résultera-t-il de ces agitations? Nous ne nous enhardirons pas à le conjecturer. Faisons seulement cette remarque que les vainqueurs ont fait un mauvais calcul en favorisant la révolution en Russie et chez les puissances centrales. La révolution chez l'adversaire affaiblit, il est vrai, celui-ci, mais en même temps, elle le rend inapte à l'accomplissement de ses obligations internationales.

Les alliances.

De même qu'existait avant la guerre cet équilibre dont nous venons de parler entre les tendances progressistes et les tendances conservatrices concernant la forme du gouvernement, et que, sur cet équilibre, reposait la paix civile à l'intérieur de chaque nation, de même, l'harmonie entre les peuples et la paix de l'Europe reposaient sur l'équilibre entre deux groupes de nations, la triple Alliance et la triple Entente. Mais cet équilibre n'a pu maintenir la paix. Il serait fort inutile d'étudier à présent les causes de cette impuissance et de se demander quelles autres alliances eussent été capables d'empêcher la guerre.

Il ne faut pas rêver le rétablissement prochain d'un équilibre semblable. Le groupe des peuples vainqueurs a conquis l'hégémonie et il entend bien la garder. Les deux Ententes, la petite et la grande, ne seront pas contrebalancées d'ici longtemps par des alliances de puissance égale.

Entre les peuples vaincus, il n'y a pas d'alliance proprement dite, mais seulement la communauté de la défaite et des lourdes conséquences de la guerre, et cette communauté crée une affinité de sentiments.

Il n'est pas possible — et personne, sérieusement, ne l'espère — à aucun des peuples vaincus d'entrer dans l'une des deux Ententes

La Société des Nations.

Pour suppléer aux alliances défailtantes et à leur jeu d'équilibre on a créé la Société des Nations.

Jusque maintenant, elle n'a pas donné satisfaction même à ses créateurs. Aussi conservent-ils encore avec le plus grand soin leurs alliances particulières.

Cependant, ils ont posé un acte d'immense importance et d'incalculable portée en instituant la Société des Nations. Celle-ci ne répond sans doute pas à l'idéal qu'ils en avaient conçu et que nous pouvons encore en concevoir. Mais une Société des Nations existante, tout imparfaite qu'elle soit, vaut infiniment mieux que le plus magnifique idéal d'une chose inexistante.

Un des grands défauts de la Société des Nations, c'est que tous les peuples n'y sont pas encore entrés ou même n'y sont pas admis. De là, dans certaines résolutions, un manque d'information et d'impartialité, résultant de l'absence des nations les plus intéressées, et un manque, volontaire ou non, de collaboration de la part de celles-ci. L'Autriche, par exemple, qui appartenait naguère à un État se suffisant économiquement et servant d'entrepôt et de marché à une grande partie de l'Europe, est maintenant un morceau de territoire mal découpé, du point de vue économique, dépendant trop de l'étranger et manquant des moyens de communication nécessaires pour continuer sa fonction d'agent d'échange et de liaison. La Société des Nations devrait se soucier principalement et minutieusement des conditions de fait dans lesquelles se trouvent les populations au sujet desquelles elle est amenée à statuer, et son action n'a de chance d'être efficace que

si elle s'assure la collaboration volontaire de ces populations. Ce n'est pas l'Autriche seule qui a souffert et qui souffre des malheureuses décisions dont elle a été l'objet et la victime.

Un second défaut de la Société des Nations, c'est qu'elle est un organisme intercontinental. A l'intérieur du Conseil de la Société des Nations, il faudrait un Conseil des nations européennes. Les États-Unis se sont retirés de la Société des Nations en vertu de la doctrine de Monroe. Peut-être y rentreraient-ils si les affaires d'Europe étaient traitées par un Conseil spécial et non plus directement par le Conseil de la Société des Nations, auquel seraient réservés les problèmes d'intérêt universel.

Conclusions.

Des rêveurs parlent de retour au statu quo d'avant la guerre. A mon avis, c'est de la pure utopie. L'état de choses d'avant guerre est bien mort. Je crois à la résurrection des morts, mais seulement au dernier jour, ou, en attendant, par miracle.

Pour revenir à la situation de 1914, il faudrait un bouleversement formidable, qui, d'ailleurs ne nous ramènerait pas à cette situation, mais achèverait de pousser l'Europe aux abîmes.

C'est par des retouches successives qu'on améliorera la situation actuelle. Et il faut y procéder avec une extrême prudence. Les traités sont de trop fraîche date pour que, sans péril, on les remanie avec une certaine brusquerie. Pensez, pour vous en rendre compte, à quelques points particulièrement délicats, tels que les réparations, le sort des minorités, les garanties de sécurité. Pour faire œuvre utile et pacifique, il faut respecter au moins les grandes lignes de la situation actuelle.

Les problèmes les plus graves pour l'avenir de l'Europe sont ceux qui se posent inéluctablement au sujet de la Russie et de l'Europe centrale.

La Russie, l'avenir de la Russie, grande inconnue de l'algèbre politique de notre époque! Si elle reste en régime communiste, si le bolchévisme se stabilise et s'adapte, la Russie se retranchera définitivement de l'Europe, les frontières de l'Asie se seront rapprochées de nous d'un pas de géant. Si le bolchévisme disparaît ou se transforme radicalement, si la Russie redevient capable de rentrer dans le concert des nations européennes, on imagine difficilement le bouleversement qu'amènera cette rentrée dans les données du problème politique européen.

Quant aux peuples de l'Europe centrale, trois voies politiques les sollicitent : rattachement à l'Allemagne, confédération danubienne, continuation de la dispersion et de l'autonomie actuelles.

Je ne veux pas préconiser ma solution. Je ferai seulement remarquer que l'État et la nation ne doivent pas nécessairement coïncider. Le principe des nationalités n'est pas absolu. Les expériences nationalistes, parfois désastreuses et sanglantes, d'après guerre nous apprennent sans doute que l'État et la nation doivent se compénétrer aussi intimement que possible et que le plus facile et le plus simple, c'est que chaque nation soit organisée en État, mais elles nous apprennent aussi que d'impérieuses et légitimes raisons peuvent s'y opposer à cette compénétration et à cette superposition idéales.

De même, communauté économique et communauté politique ne peuvent pas toujours se superposer exactement. C'est une folle tentative que de vouloir organiser les États de manière à servir parfaitement les intérêts économiques et donner complète satisfaction à toutes les aspirations nationalistes. Il faut se contenter d'une moyenne et sage mesure, d'un équilibre entre tous ces intérêts, toutes ces aspirations et les raisons politiques.

Avec un peu de mélancolie, Mgr Seipel déclara pour finir son discours qu'il avait conscience de prêcher dans le désert lorsqu'il donnait ces conseils de sagesse et de modération, mais qu'il avait voulu libérer sa conscience et se donner au moins la satisfaction de proclamer ce qui lui paraît vérité de salut.

— Mais non, Monseigneur, vous ne prêchez pas dans le désert autant que vous voulez bien le dire. Des deux côtés de la barricade, bon nombre de vos idées et de vos suggestions seront accueillies avec sympathie. Je suis, pour ma part, convaincu d'avoir été agréable aux lecteurs de la *Revue catholique* en leur communiquant l'essentiel de votre discours à la Société catholique de Cologne.

LOUIS PICARD.

La vie chère et ses causes ⁽¹⁾

II.

Nous croyons avoir démontré que les principes de gouvernement appliqués depuis trois ans ne pouvaient être considérés comme responsables de la vie chère. En ce qui concerne la répression des profits exagérés, il ne faut attendre quelque efficacité des interventions de l'État que si les abus sont bien réels. Le sont-ils? Ceci nous amène à étudier la seconde cause de vie chère admise par le grand public : les bénéfices usuraires des producteurs et des intermédiaires.

Nous devons nous arrêter à cette explication; elle a cours non seulement dans les masses et chez ceux qui les exploitent, mais dans beaucoup d'autres milieux à tendance plus impartiale.

Les bénéfices actuels sont-ils supérieurs à ceux d'avant-guerre et à ceux de 1922? Entendons-nous tout d'abord sur la notion de bénéfice. Personne ne dira que 200 francs d'aujourd'hui représentent un bénéfice supérieur à 100 francs d'avant-guerre. Qu'est-ce pour une entreprise que rapporter 5 %? C'est reproduire chaque année des valeurs égales à la vingtième partie des biens qui la constituent.

Une flotte de 20 bateaux doit, pour gagner 5 %, réaliser un bénéfice net permettant de construire chaque année un nouveau navire, et cela quelle que soit la façon de chiffrer ce bénéfice en monnaie.

Nous pouvons nous faire une idée de l'importance des bénéfices réalisés par les producteurs en comparant les dividendes des sociétés anonymes belges. A la veille de la guerre, le total de ces dividendes était compris entre 360 et 390 millions. Après la guerre, ils atteignirent les chiffres suivants, d'après l'administration des Finances, (en millions de francs) :

1920	890
1921	1,010
1922	570
1923	845 (provisoire)

Les deux premières années furent témoins des bénéfices exceptionnels principalement chez les sociétés travaillant pour l'exportation. A partir de 1922 se produit un fléchissement, qui n'atteint cependant pas la proportion accusée par les chiffres donnés plus haut. Un changement de comptabilité ne permet pas de se rendre compte exactement du montant des dividendes; il doit s'établir selon toute vraisemblance à 700 ou à 750 millions. Dès 1923, l'influence de la hausse des changes se fait sentir.

D'autre part, nous savons que, de 1919 à 1922, il a été émis des actions nouvelles pour plus de 5 1/2 milliards de francs papier. La seule rémunération à 4 % de ces 5 1/2 milliards demande déjà 220 millions, de sorte qu'il resterait, pour rémunérer le capital d'avant-guerre, environ 500 millions de francs-papier contre 360 ou 390 millions de francs-or.

(1) Voir *La revue catholique des idées et des faits* du 27 mars.

On peut admettre d'une part que le capital ancien a été ébréché par suite de la guerre, du moins à l'étranger, puisqu'en Belgique les pertes ont été indemnisées. D'autre part, les réserves sont actuellement plus considérables qu'autrefois; enfin l'année 1921 ne fut pas favorable à nos entreprises.

Mais en tenant compte de ces trois facteurs, nous pouvons encore soutenir avec suffisamment de vraisemblance que la rémunération réelle de nos entreprises n'était pas supérieure à la moitié de ce qu'elle était avant la guerre, et qu'elle doit se chiffrer, pour 1922 et le début de 1923, en moyenne vers 2 ou 2 1/2 %. Même au cours des années exceptionnelles qui suivirent l'armistice, le rendement de nos entreprises paraît être demeuré inférieur à celui de 1913.

Cette situation ne s'est pas améliorée; les statistiques officielles manquent encore, mais la comparaison des bilans montre que, sauf pour quelques entreprises privilégiées, les dividendes ne se sont pas accrus avec la dépréciation de notre monnaie.

Dans ces conditions, il est difficile de soutenir que nous devons la vie chère aux exigences déraisonnables de nos producteurs.

Mais, dira-t-on, ce sont les intermédiaires qui nous exploitent; ces parasites ne se contentent plus de leurs gains d'autrefois...

Deux considérations s'imposent immédiatement. Parmi les sociétés anonymes dont nous avons montré le faible rendement, il y a un grand nombre d'entreprises jouant le rôle d'intermédiaires. Ces sociétés commerciales ne font pas de meilleures affaires que les autres.

En second lieu, les consommateurs pourraient se défendre aisément contre les exagérations des commerçants par les achats en commun, par les coopératives. Ces institutions vendent-elles notablement meilleur marché que les commerçants? J'ai peur que non, et le fait qu'elles n'écrasent pas toute concurrence me rend plus que sceptique.

Mais entrons dans le cœur du problème. Les théoriciens du socialisme adressent aux commerçants un grief capital : celui de pratiquer le prix de remplacement. C'est là, assurent-ils, une des causes décisives de la vie chère.

Voici un objet que l'intermédiaire a payé 75 francs et qu'il revendra 100 francs. Survient une baisse du franc, qui porte le prix d'achat du commerçant à 120 francs. La saine logique veut que le commerçant se base, pour établir son prix de vente, sur le prix d'achat nouveau, non sur l'ancien. Ce n'est pas la marchandise qui a baissé, mais la monnaie qui a baissé. Imaginez le sort du commerçant allemand qui n'aurait pas pratiqué le prix de remplacement...

S'il suit une autre politique, en cas de différence considérable l'intermédiaire naïf s'expose à voir enlever ses marchandises par des concurrents qui les revendront aux prix forts, sans profit pour le consommateur.

Voilà le vrai principe, aussi obvie en cas de baisse qu'en cas de hausse, évidemment. J'ajoute immédiatement que ce principe n'est pas appliqué lorsque le mouvement des prix n'a qu'une ampleur restreinte comme en Belgique. Le commerçant ou l'industriel ne vendent pas le prix qu'ils veulent; ils ne se servent pas, pour le déterminer, d'une formule mathématique, partant d'un bénéfice brut de 25 ou de 33 %, par exemple. Ils suivent la concurrence, prennent le bénéfice qu'ils peuvent, ou font les sacrifices nécessaires.

La rareté des capitaux et les restrictions de la clientèle forcent les industriels et les commerçants à réduire leur marge de bénéfice. Bien plus, un certain nombre de maisons sont forcées, par suite du manque de crédit, de liquider leurs stocks à des prix qui ne correspondent pas aux valeurs réelles, au-dessous du coût de réassortiment. Nous connaissons des firmes, vendant des produits allemands, qui pourraient sans changer leurs prix, revendre leurs stocks à leurs fournisseurs, n'étaient les droits d'entrée très élevés en Allemagne!

On ne suit donc pas le prix de remplacement, ni dans la hausse ni dans la baisse, mais un prix intermédiaire dicté par la concurrence. C'est ce que prouve clairement la comparaison de l'index des prix de gros et de celui des prix de détail. Il faut des mois avant que le mouvement du premier atteigne le second.

La période où la vie fut le meilleur marché en Belgique va du mois d'avril au mois d'août 1922. A un point près, l'index demeure à 366 pour les prix de détail. A ce moment, l'index des prix de

gros est tombé légèrement au-dessous de celui des prix de détail. Le fait est assez normal, puisque les frais généraux de la vente ont augmenté depuis la guerre; de plus, comme je l'ai dit, le commerce ne suit pas en général le prix de remplacement dans la baisse plus que dans la hausse. Le minimum de l'index des prix de gros se place de mars à mai 1922 à 350 ou un peu au-dessous.

Mais à partir de juin, la hausse des prix de gros commence. En septembre, elle est déjà de 14 points sur ce que l'on peut considérer comme le niveau minimum de 350. C'est alors seulement, avec trois mois de retard, que les prix de détail s'ébranlent; ils montent de 3 points. En novembre, quand les prix de gros ont gagné 58 points, ceux de détail n'ont encore avancé que de 18 points. Le commerce de détail ne vend donc pas au prix de remplacement.

Après deux ans, le phénomène perdure. Voici les indices des prix de gros et des prix de détail pour 1924.

ANNÉE 1924.

	INDICE DES PRIX	
	DE GROS.	DE DÉTAIL.
Janvier	580	480
Février	642	495
Mars	625	510
Avril	555	498
Mai	557	485
Juin	565	492
Juillet	566	493
Août	547	498
Septembre	550	503
Octobre	555	513
Novembre	569	520
Décembre	566	521

D'après ce tableau, un objet valant en gros 75 francs en 1914, et vendu alors 100 francs par le détaillant, coûte à la fin de 1925 425 francs, et est revendu 521 francs. Le bénéfice brut de l'intermédiaire est donc ramené de 25 à 18 %.

Sans attribuer à ces déductions une rigueur qu'elles ne peuvent avoir, on peut en conclure que l'intermédiaire prend un bénéfice moindre qu'avant la guerre et moindre qu'en 1922; il ne pratique pas le prix de remplacement.

Dans ces conditions, les déclamations contre les mercantis et les intermédiaires qui nous exploitent apparaissent comme de la pure démagogie. Il y a, évidemment, quelques exceptions, mais elles sont fort rares. Nous y ferons rentrer, par exemple, la boucherie.

Il résulte des chiffres fournis par des charbonnages qui, pendant la guerre, exploitaient une boucherie pour le ravitaillement de leur personnel, qu'en vendant la viande en détail à un prix moyen double du prix de la viande sur pied, il est possible à un boucher de gagner honnêtement sa vie. Le bœuf de première qualité se vendant sur pied 5 francs environ, la viande devrait se débiter à 10 francs le kilo en moyenne, ce qui n'est pratiqué nulle part en Belgique. Il faut attribuer cet abus au fait que la boucherie exige plus d'adresse qu'on ne croirait; en dépit de la marge de bénéfice, les essais de concurrence tentés par les coopératives ont été, en général, peu fructueux.

III.

Faut-il alors considérer la loi des huit heures comme une cause ou comme la cause décisive de la vie chère? Telle est la question que nous allons étudier en toute sérénité et en toute impartialité.

On sait que le gouvernement belge a constitué une commission officielle chargée d'établir les conséquences de cette loi. Nous pourrions dès lors attendre les résultats de cette enquête. Mais la commission travaille avec une telle lenteur qu'elle ne déposera pas ses conclusions d'ici longtemps. Plutôt que de planter un orme en les attendant, nous préférons nous en tenir, jusqu'à nouvel ordre, aux propositions suivantes :

1^o Les promoteurs du régime des huit heures avaient cru que le rendement horaire de l'ouvrier s'accroîtrait. La fatigue étant

moindre, il ferait autant d'ouvrage en huit heures qu'en dix. Cet espoir doit être abandonné. Il y a eu des gains de ce côté, mais il y a eu également des pertes, par suite des interruptions plus fréquentes dans un même travail.

2^o Le déficit de production dû à la loi des huit heures diminue d'année en année, grâce aux perfectionnements mécaniques. Ces perfectionnements sont indépendants de la loi des huit heures; ils sont imposés par les conditions de la concurrence internationale. Les producteurs n'ont pu augmenter le prix des produits finis dans la même mesure que les salaires horaires de leurs ouvriers, parce que leurs voisins auraient vendu meilleur marché qu'eux.

3^o Il est à peu près certain que pour l'ensemble du pays, on arrivera à une production équivalente à la production ancienne, par ces perfectionnements techniques et les substitutions. Certaines industries ou certains métiers disparaîtront, ou diminueront d'importance. Les servantes sont déjà plus rares, tandis que les dactylographes sont légion.

On perçoit de-ci de-là des symptômes rassurants. La grosse métallurgie, dotée d'installations nouvelles, est revenue à son ancien rendement; il est vrai qu'elle n'occupe qu'un personnel réduit. Dans les charbonnages, les ouvriers à veine ont une production supérieure à celle d'autrefois. Cela n'empêche pas, malheureusement, que la production moyenne soit tombée de 525 à 462 kilos, par jour et par ouvrier. Remarquons toutefois, que ce chiffre est affaibli par l'intervention des charbonnages de la Campine en préparation. En faisant abstraction du nouveau bassin, on arrive à 483 kilos pour décembre 1924, c'est-à-dire à 92 % de la production de 1913.

La loi des huit heures est-elle, dès lors, une cause de vie chère? Jusqu'en 1922, je distingue. Pour les ouvriers manuels, non, car leurs salaires journaliers ont haussé au moins autant que le coût de la vie. Pour les autres citoyens, travailleurs intellectuels réduits à la portion congrue, ou propriétaires dont les revenus réels ont beaucoup diminué, la loi des huit heures est incontestablement une cause de vie chère.

Mais nous nous occupons ici spécialement de la période allant de 1922 à 1925; nous croyons qu'au cours de ces trois années la loi n'a pu provoquer directement la hausse du coût de la vie, parce que la production nationale s'est certainement accrue.

Il est cependant raisonnable de croire que la loi des huit heures a influencé le change en ne nous permettant pas d'avoir la production et les exportations nécessaires, et que, par conséquent, elle fut une cause indirecte de la vie chère. Toutefois, il faut alors préciser, et dire que c'est la trop grande rigueur de cette loi, son manque de souplesse qui nous a nuit, et qu'il eût fallu corriger.

Supprimer la loi des huit heures n'avantagerait pas notre exportation, car cette abolition serait imitée par tous nos concurrents, et nous vaudrait sans doute des représailles. Mais nous pourrions sans danger lui donner les tempéraments qu'elle a reçus dans la plupart des pays avec lesquels nous sommes en compétition sur les marchés extérieurs.

La loi des huit heures ne paraît pas encore avoir subi chez nous l'épreuve définitive. L'ouvrier touche des salaires plus élevés qu'avant la guerre, du moins jusqu'en 1924, alors qu'il produit moins. D'où tire-t-il ce supplément? De l'insuffisance de traitement des intellectuels et de la diminution des revenus de la fortune acquise.

Les travailleurs intellectuels n'ont plus, malgré les péréquations, les traitements d'autrefois; la fortune acquise, qu'elle consiste en terre, en immeubles bâtis ou en actions, n'est plus rémunérée normalement. J'ai cité tout à l'heure le taux de 2 ou 2 1/2 % pour les actions.

Il viendra un moment où les intellectuels se hisseront au niveau général, où, pour avoir des capitaux, il faudra leur donner non pas 7 ou 8 %, mais 4 ou 5 % net. Alors, ce sera le choc. Il se produit actuellement en Allemagne, chez qui le retour au mark-or s'accompagne de grands avantages pour les catégories dont je viens de parler, mais amène des restrictions pour la classe ouvrière. On sait que la loi des huit heures y est abandonnée dans de nombreux cas.

Nous subissons ce choc avec le retour à la stabilisation monétaire définitive, quel qu'en soit le taux. C'est alors qu'on verra si la loi des huit heures est durable.

IV.

Nous avons écarté trois explications de la vie chère, en en retenant cependant quelques éléments. Que nous reste-il comme cause définitive de ce phénomène?

En premier lieu, l'augmentation du prix des denrées alimentaires sur les grands marchés mondiaux.

L'index des États-Unis, qui est pour nous le meilleur indicateur des prix exprimés en or, marquait 135 au milieu de 1922; nous le trouvons à 151 en janvier 1925, soit en hausse de 12 %. Mais, fait plus grave, cette hausse affecte spécialement les denrées alimentaires dont la Belgique a grand besoin. De janvier 1924 à janvier 1925, elles ont haussé de 60 % aux États-Unis. En Angleterre, pendant le même laps de temps, les aliments d'origine végétale ont augmenté de près de 20 % malgré le relèvement de la monnaie nationale.

Pour comble de malheur, c'est le froment, dont nous sommes gros importateurs, qui accuse la plus forte hausse. Le boisseau de 60 livres de Manitoba est passé de 1.18 dollar en février 1924, à 2.21 dollars le 5 mars 1925 à New-York! (1).

Voilà un facteur de vie chère extrêmement important, contre lequel nous sommes complètement désarmés. Il n'y a qu'à attendre la baisse, et à travailler pour rendre la Belgique moins dépendante. C'est là un remède à longue échéance, naturellement.

Mais c'est surtout le change qui est cause de vie chère. Nous vivons actuellement sous le régime du dollar à 20 francs, quand il était au milieu de 1922 à 12 ou à 13 francs.

Il semble même que ce facteur suffise à expliquer la vie chère, puisqu'il paraît justifier une hausse de plus de 50 %. Mais en 1922, le change était à un niveau plus élevé que ne le comportait le coût de la vie en Belgique; nos prix traduits en or étaient supérieurs aux prix mondiaux. Nous vivions alors à un taux correspondant au dollar à 14 francs, ou peu s'en faut. C'est là un premier correctif.

En second lieu, les restrictions de la population belge ont empêché les prix intérieurs de monter avec le dollar. Qu'on veuille bien se rapporter au tableau comparé des prix de gros et des prix de détail.

Si le franc belge devait se stabiliser à un taux qui établit le dollar à 20 francs, nous assisterions à une hausse des marchandises et des services qui n'ont pas suivi le mouvement des prix. Lorsque les loyers et les transports se seraient adaptés au niveau général, nous aurions la vie à l'index 600. En effet, les prix or sont actuellement à l'index 150 au minimum; il faut multiplier ce chiffre par un coefficient correspondant à notre dépréciation monétaire. Le franc valant le quart de sa valeur d'avant-guerre, nous devons prendre le coefficient 4, qui mettra l'index à 600.

Ce serait là, toutefois, un mouvement de très longue durée, et que nous pouvons espérer voir contrecarrer.

Revenons au change. Pourquoi a-t-il baissé pendant que nos finances et notre commerce extérieur s'amélioraient? Parce que les capitaux étrangers dont nous disposions nous furent retirés. En 1919 et en 1920, beaucoup d'étrangers avaient acheté des francs comme d'autres avaient acheté des marks. Perdant confiance dans le succès de leur spéculation, ils se sont débarrassés des francs qu'ils conservaient, ils ont repris leurs capitaux. La loi de l'offre et de la demande a joué, le franc est tombé.

Conclusions.

Les conclusions de cette étude ressortent déjà de l'exposé; précisons quelques propositions, pour plus de clarté.

La vie chère est due partiellement aux impôts. Il faut donc les éviter, ou plutôt éviter les causes d'impôts, les dépenses. C'est toute notre gestion financière qui est en jeu; il est inutile d'insister sur cette considération dont chacun connaît l'importance.

Le meilleur remède à la vie chère, consiste dans l'accroissement de la production. La révision de la loi des huit heures, dans le sens de l'assouplissement aux nécessités de l'industrie, aurait les effets les plus heureux. Il faudrait en particulier :

1° Autoriser la récupération des heures perdues par suite des

fêtes locales, ou tout autre motif, sans formalité vexatoire et inutile, sous le simple contrôle des inspecteurs;

2° Permettre de substituer le lundi au samedi en ce qui concerne la semaine anglaise;

3° Accorder aux industriels un crédit modeste, de 150 heures par exemple, qu'ils devraient rémunérer à un taux supérieur au taux usuel, sans exagération prohibitive toutefois. Ceci leur permettrait une meilleure utilisation de leur outillage, et la réduction des immobilisations nécessaires.

Ces desiderata n'ont rien d'excessif, on en conviendra; ils amélioreraient cependant de façon notable les conditions de la production belge.

Et quant à l'avenir, que peut-on prévoir? J'appartiens à l'école optimiste; les catastrophes sont infiniment plus rares qu'on ne le croit généralement, et les prophètes de malheur ont tort neuf fois sur dix. Le monde a subi depuis quelques années des chocs que tous les théoriciens d'avant-guerre eussent jugés suffisants pour l'anéantir dix fois, et pourtant nous vivons toujours.

La vie chère sera vaincue par l'accroissement de la production; les peuples modernes possèdent des ressources insoupçonnées, et nous sommes en droit d'être convaincus qu'elles ne manquent pas à la Belgique.

De façon plus concrète, nous pouvons espérer une hausse progressive du change, qui anéantisse la menace de renchérissement que nous avons dû faire prévoir, et fasse même reculer le coût de la vie. L'amélioration incontestable de notre situation économique et financière finira par agir sur le change.

D'autre part, la nouvelle récolte sera sans doute meilleure que la précédente; elle dépend évidemment avant tout de Dieu et de son soleil, mais nous pouvons déjà signaler que l'ensemencement des froments s'annonce comme plus abondant. En Belgique, notamment, les hauts prix du blé ont incité les cultivateurs à ensemer 152,000 hectares au lieu de 139,000 l'année dernière.

Les perspectives sont donc plutôt rassurantes; toutefois l'avenir garde son secret, et se vengera du prophète téméraire.

FERNAND BAUDHUI.

Les Stylites ⁽¹⁾

Il est des saints qu'aurole une sublimité plus étrange. Volontiers, si l'on osait une irrévérence, dirait-on qu'ils se révèlent dans l'histoire comme les romantiques de la sainteté.

Leur ascétisme, dont l'excentricité stupéfait les multitudes contemporaines, confond encore, après des siècles, les hagiographes.

Comme de raison, c'est plus qu'ailleurs en Orient, dans l'éternelle et flagrante patrie de la passion, que les annales du monachisme rencontrent en foule les outranciers héroïques de l'amour divin. Elles s'y arrêtent devant une des manifestations les plus originales et les plus exaspérées de l'esprit de pénitence : le stylitisme.

Chacun sait, ne fût-ce que par les calendriers, le nom de saint Syméon Stylite. Cette mystérieuse figure d'ascète frappe dès l'abord. Souvent, au faite de sa colonne, le songe évoque cette silhouette presque surhumaine qui s'érigeait, extatique et rigide, en plein désert et en plein ciel. Elle est belle d'une beauté si sauvage, grande d'une si tragique grandeur, cette statue vivante!

Mais ce que la plupart ignorent, c'est que, dans l'histoire de la mortification chrétienne, la merveilleuse folie de l'anachorète syrien ne fut point un phénomène unique ou rare. Non certes,

(1) Une baisse survenue depuis l'a ramenée à 1,84 dollar.

(1) *Les Saints Stylites*, par : père Hippolyte Delehaye, bollandiste.

elle ne le fut point, et qui s'en étonnerait, sinon des psychologues très candides?

A l'heure où, par dégoût des vaines agitations de la terre, le berger Syméon de Sisan, congédié du cloître qu'il scandalisait par d'excessives macérations, traqué ensuite sur sa montagne par l'importune piété des pèlerins, s'isola pour jamais sur son pilier et s'y voua à une *stabilité* éternelle, il ne fut, au cinquième siècle, que l'initiateur d'une vie neuve; car son audacieux exemple devait fasciner, à ces époques de foi éperdue, et fascina en effet nombre d'âmes ardentes.

Les zéloteurs du sens commun, ceux que Villiers de l'Isle-Adam, d'ironique mémoire, eût qualifiés les *gens sérieux* de ce temps, eurent beau s'effarmer, multiplier à l'entour de ces affolés d'austérité blâmes, obsécration, sarcasmes et huées, rien n'y fit : la contagion était fatale.

Bientôt les stylites furent légion et l'Orient se peupla d'une forêt touffue de colonnes. Ce ne fut ni une mode, ni une vogue momentanées. Des siècles durant, au témoignage des chroniques qui mentionnent une foule de ces ascètes et qui en biographient plus d'un, le stylitisme demeura florissant, pour ne disparaître enfin qu'au seizième siècle, avec certains moines ruthènes.

Et, comme il arrive le plus souvent, l'hostilité narquoise désarma vite, fit place, du vivant même de Syméon, à la curiosité d'abord, puis au respect et à la vénération, tant et si bien que les stylites, tenus pour une élite parmi les religieux et constitués quasiment en un ordre particulier, virent les lois de l'empire sanctionner à leur profit maints privilèges, notamment des exemptions d'impôt et le droit de ne point quitter, même pour comparaître en justice, l'endroit où les attachait leur vœu.

Les multitudes pieuses, idolâtres ou chrétiennes, accourues de très loin parfois, d'Ibérie, d'Arménie, de Perse, assiégèrent leurs colonnes, amenant des malades, implorant des prières, cherchant à toucher les vêtements de l'ascète et à en emporter précieusement quelque lambeau, puis s'en retournant consolés par la bonne parole ou purifiées par le baptême, voire émerveillées par quelque bienfaitant miracle. Il ne fallut rien de moins, certain jour, que la colère éloquent de Syméon et ses pittoresques injures, pour apaiser le conflit sanglant de tribus semi-barbares qui, pressées à l'entour de son pilier et puérilement jalouses de ses bénédictions, en étaient venues aux mains.

Telle était la renommée de leurs vertus que plus d'un solitaire fut contraint par l'impétueuse supplication des peuples de descendre de son faite pour monter à regret sur quelque siège patriarcal ou d'évêque. On put voir même, dès la fin du cinquième siècle, des empereurs de Byzance visiter, dans son ermitage aérien, avec toutes les marques d'un religieux respect, le stylite Daniel, disciple du grand Syméon. La translation à Antioche des reliques de ce dernier fut triomphale. Une basilique, à peine eut-il expiré, consacra pour les chrétiens futurs le lieu de son illustre pénitence.

Tout n'était pas rose, comme bien on pense, dans l'existence de ces hardis paroxystes de la mortification. Sans doute, la douceur du climat oriental favorisait un peu plus que la rudesse du nôtre, — qui ne toléra pas un instant l'unique tentative d'importation risquée, en Ardenne, par le diacre lombard Wulfilaicus, — leur sublime extravagance. Mais, même sous l'azur splendide de ces pays du soleil, le cruel confort de la vie stylitique a de quoi épouvanter nos tempéraments douillets de civilisés modernes.

Plus d'une fois Syméon l'Ancien et ses émules pâtirent de l'inclémence du ciel. Les chroniques — est-ce de la légende ou de l'histoire? on ne sait, tant l'histoire éveille la légende chaque fois qu'elle rencontre un être ou un fait prodigieux — rapportent d'étranges exemples des périls multiples courus par les stylites. Il arriva au septième siècle, assurent-elles, qu'une tempête déra-

cina pêle-mêle, en grand nombre, arbres et colonnes. La mort du stylite Syméon, troisième du nom, survenue aux environs d'Égée, en Cilicie, fut une aventure grandiose, digne du rêve d'un Titan : la foudre le frappa sur son piédestal. D'autres solitaires furent tués par la grêle ou précipités, par quelque commotion du sol, dans les fleuves. Parfois aussi les hommes ne leur furent pas moins redoutables que la nature : un stylite slave du douzième siècle, saint Nocitas, dont le cilice de fer aux mailles luisantes étincelait au soleil comme une cuirasse d'argent, fut assailli sur sa colonne par des brigands rués à l'assaut de ce fallacieux butin. Et j'omets ici de pires dangers, suscités par l'enfer, qui rôdent : heureux l'ascète que n'assaille point en son esprit l'orgueil satanique, égorgé d'âmes!

Mais voici, dans la pénitence du stylite, le plus terrible. En escaladant ce pilier, qui atteint quelquefois trente coudées d'élévation et dont le sommet, muni d'une stricte logette ou, plus communément, dépourvu de tout abri, n'offre au mouvement comme au repos qu'une surface exigüe, l'anachorète fait vœu de stabilité. Il monte pour ne plus descendre jamais! Que l'ouragan désormais secoue sa colonne, que l'hiver âpre engourdisse et que l'été brûle son corps, que d'horribles ulcères lui dévorent les membres, que la soif et la faim le mordent aux entrailles, que l'éternelle immobilité lui soit la plus indicible torture, il ne descendra pas. De longues années presque toujours, un demi-siècle entier parfois le verront vivre et vieillir là-haut dans l'oraison : l'inébranlable statue meurt sur son piédestal.

Jusqu'au suprême souffle elle y reste debout, car la *station*, dès l'origine, est la partie essentielle de la pénitence du stylite. Même pour dormir, si tant est qu'il dorme — certains, tel saint Syméon l'Ancien, renoncèrent au sommeil, — il ne se couche point, mais se contente de s'appuyer contre la balustrade qui le défend du vertige et de la chute.

Mange-t-il, tout au moins, pour fortifier sa chair contre ces effrayantes macérations? Pas toujours. Syméon passe, dans le jeûne absolu, plus de vingt-huit carêmes consécutifs. Les premières années, sa faiblesse croissante l'avait contraint de s'asseoir avant la fin; mais, l'habitude aidant, il obtint d'achever debout la quarantaine. Communément la colonne s'érige dans le voisinage ou dans l'enceinte même d'un monastère, et le stylite, confié à la charité de ses frères, est à l'abri de la famine. Parfois encore il a des disciples fidèles qui veillent sur lui et pourvoient quotidiennement à sa subsistance. Mais le ravitaillement n'était pas, pour tous, aussi régulier, et plus d'un solitaire établi en des lieux écartés faillit, comme saint Paul de Latros, périr d' inanition. Ceux-ci n'échappent que par leur immense simplicité au reproche d'avoir tenté Dieu.

On a demandé de quelle manière ces exilés volontaires de la communauté chrétienne participaient aux sacrements. La plupart, ayant reçu le sacerdoce, offraient le saint sacrifice sur leur colonne. Mais c'était d'ordinaire le prêtre qui, hissé sur une échelle appliquée contre la colonne, administrait là-haut les sacrements au stylite. Plusieurs même, tels saint Daniel par l'archevêque Gennade, y furent ordonnés.

Ascètes bizarres, en vérité, mais grands! Tout ce que, au nom du bon sens, on peut dire à leur charge, nous le savons et chacun le devine. Mais allez donc parler raison aux simples qu'entraîne la glorieuse folie du sacrifice! Et qu'importe, après tout, qu'ils soient excessifs? Ils sont beaux tous et plusieurs furent saints : cela suffit.

MAURICE DULLAERT.

Le Puits de Jacob ⁽¹⁾

2. Aaron leur répondit : ôtez les pendants d'oreilles de vos femmes, de vos fils et de vos filles, et apportez-les au roi.

3. Le peuple fit ce qu'Aaron lui avait commandé, et lui apporta les pendants d'oreilles.

4. Aaron les ayant pris les jeta en fonte, et il en forma un veau. Mais, les Israélites dirent : voici nos dieux, ô Israël, qui nous ont tirés de l'Égypte.

19. Et s'étant approché du camp, il (Moïse) vit le veau et les danses. Alors, il entra dans une violente colère : il jeta les tables qu'il tenait à la main, et les brisa au pied de la montagne.

20. Et prenant le veau qu'ils avaient fait, il le mit dans le feu, et le réduisit en poudre; il jeta cette poudre dans l'eau, et il en fit boire aux enfants d'Israël.

Exode, XXXIII.

I. — Où Pierre Benoît fait apparaître les ressorts secrets de la vie économique.

Vous pensez bien, ô orionides, que je ne viens pas prendre place parmi vous en parlant du livre de Pierre Benoît. Et je me garderais bien de porter un jugement littéraire sur l'auteur du *Puits de Jacob*. Mais j'apporte à nos communs lecteurs le fruit de mes lectures, et la lecture du *Puits de Jacob* est pleine d'enseignements.

Si vous voulez comprendre quelque chose à la vie économique, il ne vous suffira pas de lire les livres de M. Leroy-Beaulieu et de connaître ce que l'on appelle les phénomènes économiques. Il vous faut savoir qu'il y a des peuples, et qu'ils ont une histoire, et que cette histoire, qui a formé leurs caractères, retentit sans cesse dans notre vie économique. Il y a un peuple français, qui occupe le plus beau royaume qui soit sous le ciel, et un peuple allemand, qui occupe un pays de mornes plaines et de sombres forêts, et qui est plein d'envie pour la terre aimable qui est de ce côté-ci du Rhin. Il y a un peuple anglais qui a entrepris de grandes choses pour conquérir les terres à coton et les terres à pétrole. Et il y a un peuple juif qui a joué un rôle considérable, de tout premier ordre, dans la construction de cette économie moderne dont nous sommes à la fois fiers et honteux. On ne peut rien comprendre à la monstrueuse grandeur et à la misère de cette économie si l'on n'a pas vu l'importance du rôle des Juifs dans la formation économique du monde moderne. Parlons-en, très tranquillement, en dehors des sentiments violents que provoque souvent le seul nom d'Israël. Je vous propose de prendre texte du livre de Pierre Benoît, qui est, selon son sous-titre, un « roman juif », dont de larges extraits ont paru dans la *Revue juive*, qui satisfait à la fois Israël et les chrétiens, et qui jette sur le problème juif une lumière éclatante.

Le *Puits de Jacob*, c'est l'histoire d'une Juive, qui naît dans l'extrême misère, à Constantinople, et qui va de la misère obligée à la vie facile, puis à la misère voulue, puis à l'opulence, puis à la pauvreté délibérément recherchée. C'est d'abord une très pauvre et très jolie petite ouvrière, qui sort de la misère par des voies qui ne sont pas du tout celles du Seigneur. Dans sa vie d'aventures, elle s'arrête à Caïffa, où elle rencontre, dans le café-concert où elle chante, un apôtre du sionisme qui la ramène à Israël, la conquiert pour son œuvre, et qu'elle épouse, sans amour, pour Israël. Elle vit au Puits de Jacob, qui est un des foyers de Sion, dans la pauvreté et le travail. La colonie juive étant sur le point de faire faillite, elle est déléguée à Paris, auprès du « Baron », grand protecteur du sionisme. A Paris, elle revient à sa première fonction, très contraire à la vertu, vit dans l'opulence que lui vaut sa beauté commercialisée. Au milieu d'une fête, une jeune fille du « Puits de Jacob », qui l'a retrouvée, la reconquiert. Elle abandonne tout, sur l'heure, laisse protecteurs, amis, richesses et rentre définitivement au pauvre foyer juif du « Puits de Jacob ».

Ne croyez pas que ce soit là le roman du vice et de la vertu. Le roman est au-dessus du vice et de la vertu : c'est le roman éternel de la grandeur et de la décadence d'Israël. C'est le roman du tragique destin d'Israël. Je dis qu'il comporte, pour l'homme qui étudie la vie économique, un enseignement aussi précis, et plus vivant, plus vigoureux, que l'ouvrage scientifique de Werner Sombart, *Les Juifs et la vie économique*, dont on a publié récemment une traduction française. Lisez ces deux ouvrages, si différents : ils vous conduiront aux mêmes conclusions.

(1) Nous reproduisons, cette semaine encore, la chronique hebdomadaire de M. VALOIS, dans l'*Action française*, trop intéressante pour ne pas être reprise en Belgique.

II. — Le Veau d'or.

Cette histoire que vous conte Pierre Benoît avec un si grand art, ne la reconnaissez-vous pas ? Mais c'est l'histoire du veau d'or. Les Juifs, se croyant abandonnés, se font un veau d'or qu'ils adorent et, en sa compagnie, entrent dans la vie folle et débauchée. Moïse revient parmi eux, portant les tables de la loi : Israël se châtie, passe au fil de l'épée un grand nombre de ses enfants et s'incline de nouveau sous la dure loi juive.

Dix fois, vingt fois, le fait s'est renouvelé dans l'histoire d'Israël errant parmi les peuples. Dix fois, vingt fois, et des milliers et des milliers de fois. C'est l'histoire d'innombrables Juifs individuellement, et c'est l'histoire collective d'Israël, à quelques époques de l'histoire universelle. Ouvrez les yeux sur le monde moderne, et vous verrez l'histoire se répéter sous un aspect nouveau et produire un des plus grands drames humains où, cette fois, dix, vingt peuples sont intéressés.

Le capitalisme moderne, la ploutocratie internationale, qui est à la fois grand et misérable, qui l'a construit ou, au moins, qui en a été le grand, le principal ouvrier ? Israël. C'est la conviction raisonnée de Werner Sombart que « les Juifs ont joué dans l'édification de l'économie moderne un rôle infiniment plus grand que celui qu'on se plaît généralement à leur accorder ». Sombart ne juge pas, ne blâme ni ne loue : il constate. « Sans les Juifs, dit-il, nous n'aurions jamais eu ce produit extraordinaire de la civilisation humaine : le capitalisme moderne ».

Mais qu'est donc ce capitalisme, sinon le veau d'or, sous une forme nouvelle ? Qu'est donc son culte, sa religion, car c'en est une, pour un certain nombre de chrétiens judaïsés, sinon ce culte même qu'inventèrent les Juifs devant leur idole d'or ? Cette cruauté qui se manifeste dans l'appât du gain, cette passion de l'or pour l'or, ce relâchement des mœurs, cette débauche, cette frénésie devant l'or, qui accompagnent le capitalisme, c'est exactement la cruauté, la débauche, la frénésie des Juifs dans leur culte du veau d'or.

III. — La destruction du veau d'or.

Vienne le prophète, les Juifs regardent leur œuvre avec horreur. Ce capitalisme qu'ils ont presque créé de toutes pièces, qu'ils ont développé, qu'ils ont aimé frénétiquement, c'est un prophète, le dernier prophète d'Israël, Karl Marx, qui le condamne, qui en conçoit et en entreprend la destruction. Et des milliers de Juifs répondent à l'appel du prophète : Juifs pauvres des ghettos de l'Europe centrale et orientale qui condamnent les grands Juifs, et Juifs riches des grandes cités qui, soudain, prennent en horreur les richesses qu'ils ont accumulées autour d'eux.

Alors, avec la même frénésie qu'ils ont apportée à édifier le veau d'or ou le capitalisme, ils entreprennent l'œuvre de destruction, destruction des richesses quelles qu'elles soient, et destruction d'eux-mêmes et d'autrui. Ils veulent se replonger dans la pauvreté, dans la misère, dans la souffrance, dans la mort, afin de redevenir le peuple élu, afin d'effacer leurs péchés. Cette grandeur qu'ils avaient trouvée dans l'or et les plaisirs qu'il donne, ils la trouvent dans la plus grande mortification. Comme ils ont entraîné les peuples dans l'adoration du veau d'or, dans la frénésie du capitalisme, ils les entraînent dans l'œuvre de destruction, dans la frénésie révolutionnaire.

IV. — La mesure contre la frénésie.

Il ne s'agit ni d'admirer ni de s'indigner. Il s'agit de comprendre pour agir. Ce rôle des Juifs dans l'économie moderne, rôle créateur et destructeur, me paraît incontestable. Sombart donne, dans son livre, mille preuves de la prodigieuse influence des Juifs dans le développement du capitalisme. L'histoire contemporaine fournit mille preuves de leur influence dans les luttes pour la destruction de ce même capitalisme. Comment expliquer ces mouvements, le positif et le négatif ? Ils ont, me semble-t-il, une même cause.

Sombart, cherchant à expliquer le rôle positif (et excessif) des Juifs, dit qu'il attribue « cette influence au fait qu'un peuple au sang chaud, peuple du désert, peuple nomade, est entré en contact avec des peuples d'une constitution toute différente, dotés d'un tempérament calme, voire froid, sédentaires, attachés au sol, et s'est trouvé condamné à vivre et à travailler dans des conditions extérieures qui ne ressemblaient en rien à celles de sa patrie primitive ».

L'explication de Sombart est insuffisante. Le sang chaud au contact du sang froid, cela n'explique pas grand chose. Mais il y a, dans les termes mornes qu'emploie Sombart, des mots qui donnent la clef d'une situation historique qui se reproduit sans cesse. « Peuple nomade » entrant en contact avec des « peuples sédentaires, attachés au sol », c'est de cette opposition que l'explication va surgir.

Un peuple sédentaire, attaché au sol, connaît la mesure, dans ses actes comme dans ses sentiments. Il connaît la grande loi du travail de la terre; il sait que l'on ne force pas le sol au delà de ses possibilités; il sait aussi qu'il n'est d'autre moyen d'assurer la vie d'un peuple que de cultiver le sol. Il est attaché violemment à la terre, beaucoup moins, fort peu aux richesses mobilières qui lui paraissent toujours fragiles, peu sûres. Les gestes essentiels de la culture séculaire du sol lui donnent en toutes choses le sentiment de la mesure. Dans les cités industrielles et commerçantes, il demeure prudent, défiant et sage; il se plie volontiers à la loi de modération qui est celle de l'économie chrétienne.

Au contraire, un peuple nomade, détaché de son sol, entre aisément dans l'excès, dans la richesse et dans la pauvreté. Sa nourriture, il la trouve dans son commerce avec les sédentaires. Il a le sentiment que ses possibilités sont illimitées. Il y a des limites à la production du blé; il semble qu'il n'y en ait pas à la production industrielle, à la circulation des richesses. Sa fortune, la seule qui lui soit aisément accessible, ce sont les richesses mobilières. Il les multiplie. Leur multiplication lui donne l'ivresse, la frénésie. Mais, au milieu de ces richesses, il connaît l'angoisse; il pressent qu'elles sont fragiles, éphémères, qu'elles ne sont pas une assise. Vienne la misère, causée par l'excès même du travail industriel, et de l'agiotage qu'il permet, le nomade part, se replonge dans la pauvreté. Il est en voyage: riche aujourd'hui, pauvre ou misérable demain, et riche encore après-demain, il passe d'une situation à l'autre avec le même excès dans les sentiments.

Il y a la misère d'un côté, la frénésie de l'autre. Elles tiennent l'une et l'autre à l'histoire des peuples. Cet excès dans la richesse et la pauvreté, qui est le propre d'Israël, c'est le produit d'une longue histoire, qui a fait au peuple qui l'a subie le plus tragique destin.

V. — Y a-t-il une solution au problème posé par l'histoire d'Israël?

Je crois qu'il n'est pas impossible de trouver une solution au problème posé par l'histoire d'Israël. Lorsque l'on a vu la puissance de construction et de destruction qu'apportent les Juifs dans la vie économique, les troubles violents qui sont engendrés par leur action, on est tenté de s'abandonner aux sentiments non moins violents que comporte l'antisémitisme instinctif. Mais ce n'est pas une solution; cela ne résout rien du tout.

Il y a un fait: il y a quelques millions de Juifs parmi les nations, et qui jouent un rôle considérable dans l'économie. Ce fait entraîne deux autres: un développement affolé du capitalisme ou une destruction absurde des produits de ce capitalisme. Je doute fort que l'on obtienne des résultats sérieux en travaillant à la reconstitution du royaume territorial d'Israël; je doute fort que les millions de Juifs qui sont répandus dans le monde prennent le chemin de la Judée. Alors?

Alors, cherchons une solution positive. Mettons les peuples sédentaires à l'abri de la frénésie d'Israël et mettons Israël à l'abri de sa propre frénésie. Créons une économie chrétienne qui sera dominée par la grande loi de modération qui a été celle de la chrétienté, au temps où il y avait des institutions chrétiennes. Faisons que nos peuples, vivant selon leur loi, vivent dans cette mesure qui est la leur. Ils seront protégés, non point par d'artificielles barrières, mais par un mouvement positif de l'esprit et du cœur, et par des institutions vivantes. Au milieu d'eux, Israël vivra selon sa loi, et peut-être apportera-t-il, par son commerce avec les peuples, dans notre civilisation, cet élément d'activité dont nos peuples se défient un peu. Sa frénésie limitée par notre mesure peut devenir un tonique. Il n'est pas impossible qu'il y ait dans les indications que fournit un examen de la situation, à la lumière des enseignements historiques, les éléments d'une solution qui donneraient au monde moderne une paix qu'il a perdue et une prospérité mesurée et justement répartie que lui a fait perdre le capitalisme moderne, jusqu'à la conversion des Juifs, pour laquelle tout chrétien doit prier.

GEORGES VALOIS.

L'augmentation de la population est-elle désirable? ⁽¹⁾

(Suite.)

V. — Densité optima.

Le problème qui nous occupe a souvent été présenté sous cette forme: Quelle est la densité de population la meilleure pour un pays.

(1) Voir *La revue catholique des idées et des faits* des 27 février, 6 et 20 mars 1925.

La réponse suppose que la question soit, au préalable, précisée; les points de vue peuvent être différents.

Du point de vue de la puissance militaire ou de la défense nationale, la densité optima sera généralement la plus grande, puisque, en multipliant le nombre des défenseurs éventuels du territoire, elle accroîtra la force des armées et leurs chances de succès: la victoire garde un faible pour les gros bataillons.

Du point de vue de la moralité, l'abondance de la population suppose et contribue à entretenir des mœurs saines.

Quant à la trempe des caractères, on peut dire que toute charge librement acceptée et vaillamment portée est à la fois un signe et une source d'énergie morale. Un fléchissement en cette matière dénote, au contraire, une débilitation du « moral » d'un peuple, une baisse de son courage et de sa confiance en soi.

Le déploiement des activités de tout genre, l'émulation, la « tension sociale » sont favorablement influencés par le développement de la population, qui devient ainsi une cause de progrès dans tous les domaines.

Ces points de vue sont les principaux. Ils décident de la réponse dans le sens populationniste.

A la condition toutefois que la population puisse vivre et se procurer le minimum de bien-être sans lequel les avantages énumérés ci-dessus seraient aux-mêmes compromis. Il y a un minimum de biens matériels favorable à la pratique même de la vie vertueuse.

Le point de vue économique conditionne les précédents dans la mesure de ce minimum, mais pas au delà. Le but de la vie n'est pas de réaliser le maximum de bien-être matériel, mais le maximum de progrès moral, intellectuel et social.

Le bourgeois cossu et repu ne passe, dans aucun milieu, pour le type de l'humanité supérieure.

* * *

La question posée du point de vue économique, n'est donc pas de déterminer la densité de la population qui donnerait à chacun la plus grande abondance de richesse; mais bien de déterminer la limite que la population ne pourrait dépasser sans tomber à un niveau de vie matérielle qui compromettrait le progrès moral, intellectuel et social.

Cette limite dépendra, dans chaque cas, de deux facteurs auxquels se ramènent tous les autres: les ressources utilisables et l'aptitude à en tirer parti.

Ces deux facteurs sont d'ailleurs interdépendants.

Les ressources les plus copieuses laissent un peuple dans la misère quand il est dépourvu de l'art ou de la volonté de les exploiter. L'Espagne, après la découverte des « Indes occidentales », pratiqua une politique économique si malhabile qu'elle parvint à dépérir tout en regorgeant de ressources. La Russie des soviets est logée à la même enseigne.

D'autre part, les plus belles aptitudes économiques ne peuvent pas s'exercer sur le néant.

Mais, comme nous y insistions plus haut, si les ressources naturelles et les capitaux sont indispensables, il n'est pas nécessaire que le pays les trouve sur son propre territoire. Il suffit qu'il les trouve quelque part, soit qu'il les possède chez lui ou à l'étranger, ou qu'il les achète, ou qu'il les emprunte, ou qu'il les prenne en société, ou même simplement qu'il s'entremette entre leurs possesseurs par le commerce, par les opérations financières, par l'organisation des transports, par l'offre de travaux ou de services rémunérés.

Les Juifs sont sans territoire depuis deux mille ans; au moyen

âge, ils furent même souvent exclus de la propriété du sol; cela ne les a pas empêchés de trouver les voies de la fortune.

Ce cas extrême prouve, *a fortiori*, qu'un peuple peut vivre et prospérer quand il possède un territoire et une partie des ressources naturelles et des capitaux qu'il utilise.

* * *

Cette réponse générale étant donnée, appliquons-la au cas de la Belgique.

Quelles sont les ressources disponibles pour l'exercice de l'activité économique du peuple belge? Quelle est son aptitude à en tirer parti? Peut-on tabler sur l'accroissement de ces ressources et sur le développement de cette aptitude pour l'avenir?

Il suffit de jeter un coup d'œil autour de soi pour être édifié sur la réponse à faire ces questions.

On a très bien défini la Belgique : une vaste *usine de transformation*, qui élabore des matières amenées de l'étranger et les réexporte avec profit.

On pourrait la définir aussi : un vaste *entrepôt*. Anvers est le plus grand port du continent européen; les marchandises y affluent, venant des extrémités du monde à destination des pays de l'Europe centrale, ou sortant de ces pays pour se répandre sur tous les points du globe. Anvers, si grand qu'il soit, ne suffit pas à la tâche; on a pu créer utilement les ports de Gand et de Bruxelles, sans parler de ceux d'Ostende, de Zeebrugge et de Bruges.

La Belgique est, troisièmement, un grand *marché de capitaux* : les Bourses et les banques de Bruxelles et d'Anvers, pour ne citer que les principales, en savent quelque chose; en ce moment surtout.

On pourrait, quatrièmement, définir la Belgique : *le carrefour de l'Europe*. Les grandes lignes européennes s'y entrecroisent : de Londres à Bâle-Milan-Naples-l'Égypte et l'Orient; de Londres à Cologne-Berlin-Varsovie et Moscou; de Londres à Vienne-Bucarest-Belgrade-Sofia et Constantinople; d'Amsterdam à Paris, et de Berlin Cologne à Paris. Ceci tient à la situation du pays et à sa configuration : faible altitude; couloir de la Sambre et de la Meuse.

On pourrait, cinquièmement, définir la Belgique : une *grande puissance coloniale* : plus nos prospecteurs parcourent le Congo et plus ils reviennent stupéfaits de l'inépuisable abondance des ressources qu'ils y découvrent.

Il ne tiendra qu'à elle qu'on l'appelle, dans un demi-siècle, une grande *nation maritime*; il lui suffira pour cela de soutenir le bel effort qu'elle a commencé depuis la guerre.

Enfin, — *last not least*, — on peut et on doit définir la Belgique : une *ute riche laborieuse*. Le trait dominant de sa physionomie et sa richesse la plus précieuse, c'est de *savoir travailler*.

Les Belges ont l'art du travail; ils en ont le courage; ils en ont le goût.

Ils savent une foule de métiers, d'industries et de commerces; ils savent créer, monter, diriger, chez eux et à l'étranger, des entreprises de tout genre; ils savent exécuter; ils savent vendre. Depuis des siècles, ils s'exercent, ils s'ingénient à développer leur habileté, leurs connaissances, leur expérience des affaires et à étendre leurs relations; ils ont acquis peu à peu un degré de savoir, d'habileté, d'initiative, de souplesse, une faculté d'adaptation, un esprit de progrès et une ténacité qui les placent parmi les tout premiers travailleurs du monde.

Ressource incomparable! Trésor précieux entre tous! Source intarissable de prospérité!

Aussi ne voit-on pas de limite aux accroissements progressifs de la richesse de notre pays. Les ressources sur lesquelles notre peuple travaille et dont il tire sa subsistance sont les ressources du monde entier. L'art d'en tirer parti, bien loin de se perdre, se perfectionne chaque jour.

Jamais la technique n'a réalisé de si prodigieux progrès; et ce qui est plus rassurant encore que la constatation de ces progrès dans l'époque précédente et à l'heure actuelle, c'est la certitude de leur continuité.

S'ils étaient l'effet d'un heureux hasard ou de l'apparition de quelques hommes de génie, on pourrait craindre que, les circonstances se modifiant et les génies disparaissant, la courbe n'ait atteint un sommet d'où elle serait condamnée à déchoir.

Mais les circonstances dans lesquelles le progrès s'est manifesté n'ont rien eu de spécial et les génies qui l'ont déclenché n'ont pas emporté leur secret dans la tombe. Leur effort le plus important ne fut pas de réaliser je ne sais quelles œuvres fantastiques, mais bien d'établir des méthodes, dont l'application serait à la portée de tout esprit ouvert et initié, et qui renfermaient en elles le germe de découvertes nouvelles et d'applications indéfiniment multipliables.

Depuis Bacon et les autres créateurs de la méthode d'observation, l'effort scientifique s'est attaché avant tout à perfectionner et à mettre au point les méthodes d'investigation et à les adapter patiemment à tous les domaines des sciences physiques, chimiques et biologiques.

Jamais il ne fut plus vrai de dire que le génie est une longue patience.

Peu à peu cet esprit scientifique au meilleur sens du mot a gagné les milieux industriels; on a opéré la jonction de la science et de la technique. De là, cette efflorescence d'écoles techniques, polytechniques, professionnelles, industrielles, avec les vingt catégories d'ingénieurs, de techniciens et d'opérateurs qui en sortent. De là, l'établissement dans une foule d'entreprises, de services d'études, d'analyses, de recherches, d'inventions, qui, par l'application des mêmes méthodes fondamentales, trouvent fatalement du neuf.

Non seulement donc on a réalisé des progrès, mais on a trouvé la clef du progrès dans les sciences susdites et dans leurs applications.

La densité maxima de la population est limitée, à chaque époque, par l'état de la technique. Aussi longtemps, par exemple, qu'on ne connaissait, dans le domaine agricole, qu'un instrument : la charrue; et qu'on ignorait le régime des assollements, les procédés d'irrigation ou d'assèchement, les procédés de chauffage, l'emploi des divers engrais, le sélectionnement des graines, etc., la population à nourrir par ou sur une superficie donnée était étroitement limitée. Il en va de même des techniques industrielles pour les peuples qui tiennent de l'industrie et du commerce une notable partie de leurs moyens d'existence.

Mais précisément dans le cas qui nous intéresse, nous assistons depuis un siècle et demi, à une merveilleuse évolution de la technique, évolution préparée de longue main par les pionniers des siècles précédents et dont la continuité est assurée par les principes mêmes dont elle dérive.

Nous ne risquons donc pas de voir, dans l'avenir, les ressources manquer à la population belge, mais nous risquons plutôt de voir la population belge manquer aux ressources.

(A suivre.)

VAL, FALLON S. J.

L'Hôtellerie de Bacchus sans tête ⁽¹⁾

CHAPITRE VIII.

Où le Maître s'ennuie...

Autun en liesse fêtait la grande Saint-Ladre. Les rues et les églises chantaient. Des milliers de fidèles s'engouffraient sous le porche de la basilique, aux voûtes frémissantes de bannières. Hymnes et cantiques invitaient la cité éduenne et le duché de Bourgogne à célébrer dans la joie ce jour de grâce et de gloire.

*Jocundare civitas
Lazari dum recitas
Patroni festalia.
Lactare Burgundia
Tua per hunc gloria
Crescit et potentia.*

Mais indifférent à cette sainte allégresse, blotti contre un pilier, la tête cachée sous son manteau, sire Arnould se rongait le cœur. Il ne sentait pas la foule qui le heurtait, le piétinait. Il était comme un galet de mer sur lequel passe et repasse le flot.

On lui avait appris, la veille, le triste accident du Champ-Saint-Ladre. La perte de Pollux le touchait comme celle d'un ami bien-aimé, augmentant jusqu'au désespoir le sentiment de détresse et d'abandon qui lui ravageait l'âme. Et aux inquiétudes que lui causait l'état de son page, se joignait un amer mécompte. Il aurait voulu revoir Lambert au plus vite, pour lui parler de la jeune fille, entrevue à l'hôtellerie.

Sire Arnould, en confiant les secrets de son passé au chanoine Jacquin, n'avait osé lui avouer la tourmente intérieure qui venait de l'assaillir, l'étrange cauchemar qui le hantait.

De toutes les disgrâces de sa vie, la plus dure avait été un amour malheureux et cet amour l'avait poussé au crime.

Il s'était épris, vers ses quatorze ans, d'une noble et belle demoiselle, Marie d'Hozemont, dont la famille était ennemie de la sienne. Les de Sérèze tenaient pour le parti populaire, tandis que les d'Hozemont servaient la cause du prince-évêque. Ni les bouleversements publics, ni l'exil n'avaient eu raison de ces deux cœurs. Ils s'étaient retrouvés, après quinze années de séparation, fidèles, prêts à se donner l'un à l'autre. Mais le père de la jeune fille s'opposait violemment à leur mariage. Dans une heure de colère, sire Arnould l'avait tué. Marie, au premier moment, s'était détournée de l'assassin, puis, le retrouvant, deux ans plus tard, frappé de ce mal horrible, elle s'était dévouée à le soigner, avait pris sa lèpre par contagion et en était morte.

Elle était morte dans ses bras, quand ils n'avaient plus de lèvres pour s'embrasser et que leurs mains qui devaient s'unir, tombaient en pourriture. Ils n'avaient connu de l'amour que les longues angoisses. Les vains désirs et les larmes.

Le vieux chanoine savait tout cela. Il ne savait pas qu'en arrivant à Autun, sire Arnould avait retrouvé la vivante image de la disparue.

Cette image poursuivait maintenant le malheureux, l'accablait de douleur et de joie, le jetait au fond d'un gouffre de contradiction et de démenace.

Pouvait-il avoir oublié à ce point le visage de la bien-aimée

(1) Voir *La revue catholique des idées et des faits* des 25 février, 6 mars, 13 mars, 20 mars, 27 mars 1925.

qu'il croyait gravé dans son cœur et que ses yeux venaient de lui rendre? Oh! les yeux seuls sont fidèles! Personne ne peut se vanter de savoir à quoi ressemble un mort chéri.

Était-elle donc morte? Qu'était cette fille, cette étrangère qui prenait les traits d'une autre? De quel droit? Mais elle seule avait eu pitié de lui. Elle seule avait défendu le misérable que tous repoussaient. Il la reverrait, il l'adopterait pour son enfant, il lui donnerait sa fortune, il la garderait près de lui, toute sa vie.

Quelle maudite fatalité retenait Lambert loin de son maître, ce garçon si dévoué, si habile! Rien ne l'embarrassait. Il avait mis à chef des affaires plus compliquées. Il aurait vite trouvé quelque expédient. Mais pourquoi sire Arnould ne descendrait-il pas lui-même? Non, ce serait folie. La ville s'ameuterait devant son masque épouvantable. Trop de dangers le guettaient hors de la protection du lieu saint. Il fallait attendre. Il fallait prier.

Le pèlerin était là, depuis l'heure matinale où le grand portail s'ouvrait aux fidèles. Ses oreilles bourdonnaient du grondement des cloches et des orgues. Et il ne priait pas. Que demander à Dieu? De lui rendre figure humaine? A quoi bon? Que ferait-il au milieu des hommes, quand sa bien-aimée n'y était plus? Quelle raison de vivre lui restait? Il souffrait moins, quand son corps se décomposait pièce à pièce. Le fantôme du bonheur venait de se dresser devant lui, piège du Malin, illusion infernale. Il irait, il tuerait cette fille... Et il voyait la morte, toute sanglante à ses pieds. Il l'entendait crier et râler sous ses coups.

Comme le frénétique se consumait ainsi de fureur et d'effroi, il sentait qu'on le tirait doucement par son manteau. Une voix d'enfant lui disait :

— La table est prête, noble sire. M. l'Official attend votre Seigneurie.

Il dégagea sa tête ruisselante de sueur. Une nappe de soleil chauffait le porche comme un four. De grands rayons obliques faisaient danser à travers l'église déserte les couleurs chatoyantes des verrières. Quelques pèlerins, accroupis sur les marches, somnolaient. On n'entendait plus que le murmure des fontaines, la plainte infatigable d'un mendiant à moitié ivre et le sifflet strident des hirondelles dont les faucilles noires, au-dessus des tours, fauchaient en rond les prés de l'azur.

— Ah! c'est toi, Guillaume? s'écria sire Arnould. Je n'ai besoin de rien, mon enfant, je n'ai pas faim. Remercie ton maître. Préviens-le que je rentrerai, ce soir, après les Comples. Dis-moi. Comment va Lambert? Le reverrai-je bientôt?

Il alla s'asseoir à l'ombre sur un banc, près de la ballustrade de bois qui bordait le terre-plein du porche. Le page remarqua qu'il se traînait avec peine. Courbé en deux comme un vieillard.

— Messire, dit-il, M. l'Official sera bien fâché de savoir que votre Seigneurie se porte mal.

— Comment sais-tu que je me porte mal? riposta le chevalier d'un ton rude. Approche ici. Viens me parler de Lambert. Te ferais-je peur?

Mais Guillaume persistait à garder une distance respectueuse.

— Lambert ira mieux, Messire, dit-il très vite, en tournant la tête de tous côtés, avec le secret désir de voir l'endroit moins solitaire. Votre Seigneurie le reverra certainement dans quelques semaines. Le médecin est venu ce matin. C'est maître Jean Cailiau, le plus savant physicien du quartier. Il n'a pas pu saigner Lambert, parce que la lune est, paraît-il, en opposition avec une planète malfaisante. Mais il a dit qu'on saurait d'ici peu s'il y a fracture ou luxation. C'est que Lambert s'est fait très mal à la jambe gauche. On l'a couché dans le grenier. Il boit de l'eau de bouillon-blanc. C'est ma cousine Gillette qui le soigne.

— Qui est ta cousine Gillette?

— C'est la fille de tante Gerbillot, l'hôtesse du *Bacchus sans tête*.

— Pourquoi le soigne-t-elle ?

— Mais pour le guérir, Monsieur.

— Non, je veux savoir pourquoi c'est elle qui le soigne ?

Guillaume recula encore de quelques pas. Le lépreux se penchait en avant comme pour se lever et se jeter sur lui. Sa tête affreuse, sans poils, sans nez et sans oreilles, semblait pétrie d'une glaise jaune, desséchée. Au fond des orbites énormes, ses deux prunelles flambaient comme celles d'un oiseau de nuit.

Les pèlerins qui dormaient sur les degrés s'éveillèrent à ce moment et se mirent à parler. Le petit page, dominant sa frayeur, se rapprocha un peu, mais les yeux clignotants, cherchant à éviter la terrible vision.

— Messire, il n'y a que deux femmes à l'auberge. Ma tante a beaucoup de besogne. Les jours de fête, la vieille Diconne vient lui donner un coup de main. Mais si vous saviez comme Gillette est bonne fille. Elle le soignera mieux que personne. Votre Seigneurie peut m'en croire. Dieu vous garde, Messire. Je m'en vais. M. l'Official trouve toujours que je reste trop en chemin.

Il s'éloignait à reculons, tout en faisant sa révérence et, sautant prestement derrière une colonne, il s'échappa comme un moineau.

Cet enfant a peur de moi, pensait sire Arnould avec amertume. Tout le monde a peur de moi. Pourquoi suis-je sur terre ? Et il s'affaissa dans un coin, accablé de désolation.

Les cloches sonnaient de nouveau à grandes volées appelant les fidèles aux offices de l'après-midi. Une foule mugissante secouait les saintes nefs des églises et faisait vibrer leurs flèches, comme des mâts dans la tempête. Les places du castrum, les cours, les jardins, saturés d'ondes sonores, bouillaient comme des cuves.

Quand les reliques de Monseigneur Saint-Ladre apparurent au milieu du flamboiemment des orfrois et des luminaires, au travers des nuages d'encens, un tumulte indescriptible se déclina. La clameur du peuple étouffait les litanies. Tous les ordres sociaux se confondaient, toutes les classes ne faisaient plus qu'une seule masse et qu'un seul cœur. Le gentilhomme à quatre quartiers prêtait son bras au mendiant boiteux. Près des nobles dames en hennins cornus, des belles filles aux bbliauts de brocards, des jeunes mugnets chaussés à la poulaine, suait le troupeau nauséabond des malingreux et des béquillards.

Une armée de bedeaux et de sacristains s'efforçaient vainement de contenir cette multitude délirante. Elle engorgeait les rues étroites, piétinant les malheureux qui tombaient en syncope sur le pavé et qu'on rapportait sous le porche, où l'on criait au miracle en les voyant ouvrir les yeux. La châsse restait bloquée, pendant des heures. Les diacres, à jeun, d'après des statuts trop austères, mais fléchissant sous le fardeau et à demi-morts d'épuisement, discutaient avec le grand-chantre, afin d'obtenir quelques pintes de vin.

Par endroits, des querelles s'élevaient, pour de mesquines questions de préséance, mêlant aux chants sacrés des vociférations et des insultes. Malades et infirmes, accompagnés de leurs parents, de leurs amis, de leurs voisins, adjurant les puissances célestes poussaient des cris lamentables. Près d'eux, les fanfares des confréries et des paroisses rivalisaient à qui jouerait le plus fort. Et, des quatre coins de la ville, mortiers et bombardes jetaient sans arrêt dans l'orageuse rumeur de ces mille bruits discordants le grondement sourd de leurs détonations.

Sire Arnould entendait cela comme on entend, au fond d'une cave obscure, les échos lointains de la place publique. Il n'avait de pensée que pour ses douleurs. Semblable à une bête farouche

prise au piège, il se déchirait lui-même, de mauvaise rage, tournant sa fureur d'amour en transports de haine insensée.

Les spectacles de cette foi naïve, qui, jadis, émouvaient si tendrement son âme chrétienne, ne lui inspiraient plus que dégoût et scandale. Le sentiment de son humiliation dans cette posture abjecte de pénitent, prostré sur le pavé, au seuil d'une église, parmi la horde répugnante des déshérités de ce monde, lui devenait insupportable. Il allait s'enfuir, quand une étonnante vision le cloua sur place.

Les trois statues qui représentaient saint Lazare et ses deux sœurs, se dressaient, toutes blanches, à quelques pas de lui, dans l'embrasement du portail, sur le fond multicolore des lointains vitraux de l'abside.

Le saint évêque tenait de sa main gauche gantée le bâton pastoral. Les deux doigts levés de sa droite semblaient en même temps admonester et bénir. Les boucles de sa chevelure, serrée par le bandeau de la mitre, lui ceignaient le front près des sourcils et rejoignaient sur les tempes le mince collier de barbe qui cernait le menton.

Sire Arnould observait avec une stupeur croissante ce long visage émacié. Une étrange couleur de vie animait le grain dur de la pierre. Les yeux avaient perdu leur fixité hiératique, les paupières battaient, la bouche respirait. Un limbe lumineux, pâle comme un crépuscule, enveloppait le chef auguste. Sire Arnould porta la main à sa poitrine. C'était le même homme qu'il avait vu, la nuit de son arrivée, dans les fossés du château.

Alors, pour comble de merveille, les trois figures se détachèrent lentement de la colonne. Avec un bruissement de leurs longues draperies, elles avancèrent, droit devant elles, dans l'espace, posant sur un rayon de soleil leurs pieds chaussés de souliers pointus.

Lazare s'appuyait sur sa crosse, le bras en l'air, très haut, comme pour bénir au loin. Le vent qui soufflait de l'Ouest, à travers les baies du porche, faisait frémir les franges de son pallium et les glands de son étole. Madeleine avait rejeté sur son dos la natte de cheveux qui lui battait le genou. Marthe prenait d'une seule main son vase d'aromates, semblable à un ciboire, et, de l'autre, retroussait soigneusement sa robe.

Tous trois semblaient regarder du côté de la ville. Sire Arnould les voyait, tournés vers le parvis de l'église Notre-Dame où s'attardaient encore la queue de la procession.

— Qu'il fait beau, disait Monseigneur saint Ladre. Mes sœurs, il faut remercier Dieu qui nous donne un si beau temps.

— Qu'il fait beau ! répétait sainte Madeleine, toute radieuse. Allons vite ! Suivons ce bon peuple.

— Ah ! que ces gens se tiennent mal ! s'écriait sainte Marthe, en posant la main sur le bras de son frère. Ces messieurs du chapitre ont une singulière façon d'assurer le service d'ordre.

— C'est, en effet, une belle cohue, répondait saint Ladre, en hochant la tête avec un sourire indulgent. Je crois, Dieu leur pardonne, qu'ils vont jeter ma châsse par terre ! Un conteur de fabliau en ferait une plaisante histoire et si monsieur saint Martin était là, lui qui a été soldat, je ne sais ce qu'il en dirait. Mais, rappelez-vous, mes sœurs, que de notre temps, on ne faisait guère plus de cérémonie avec Notre-Seigneur Jésus. Il a fallu lui passer par les tuiles le paralytique de Capharnaüm. Le service d'ordre laissait beaucoup à désirer. Et quand notre bon Maître guérit l'hémorroïse, quelle presse, dites-moi, quelle boucoulade ! Le monde l'accablait. Ah ! que tous ces chrétiens gardent seulement leur conscience en ordre. Qu'ils ne commettent jamais plus grand péché que de manquer au cérémonial. Qu'ils aient la foi au cœur, et l'amour, et l'espérance...

En prononçant : l'espérance, le saint s'était tourné vers le pèlerin. Sire Arnould n'entendait rien du mystérieux colloque mais ses yeux ne perdaient pas un seul geste des trois personnages. Toute son âme criait au secours. Il tremblait du désir d'entendre encore une fois la voix consolatrice. Il eût voulu s'élançer, courir à sa rencontre. Une force insurmontable le maintenait immobile. Quand la vision se fut évanouie dans la pleine lumière, sur la place embrasée de soleil, il demeura longuement sans pensées, anéanti.

Guillaume vint le quérir, comme la nuit était déjà sombre et les rues désertes. Un ciel étoilé resplendissait entre les clochers et les tours qui semblaient d'énormes troncs noirs, chargés de mille fruits étincelants. Du côté de la basse ville, les reflets d'une fête nocturne flottaient en nuée violâtre sur l'horizon ténébreux. Par tout le castrum, on ne voyait de lumière qu'à l'hôtellerie du *Porcelet*, où descendaient les princes, les barons et autres étrangers de conséquence.

Le petit page marchait le premier, hâtant et ralentissant le pas, soucieux de concilier la prudence et la politesse. Soudain, un cri terrible l'arrêta. En arrière, à quelque distance, des ombres s'agitaient dans une lutte corps à corps. L'étranger était aux prises avec des agresseurs qu'il repoussait de ses deux poings. On entendait des chocs sourds, des imprécations étouffées. D'autres cris répondirent. Un groupe de prêtres et de chantes débouchaient, au même instant, de la rue du Présidéal, avec des lanternes.

Guillaume, après une minute d'ahurissement, déguerpit à toutes jambes. En trois bonds, il atteignit la porte du chanoine dont il fit voler le heurtoir.

— Au secours, au secours! cria-t-il. On veut enlever le lépreux de M. l'Official.

(A suivre.)

PAUL CAZIN.

Les idées et les faits

Chronique des Idées

Le jubilé scientifique du chanoine Grégoire

La *Revue catholique* est heureuse de s'associer à la célébration du XXV^e anniversaire de professorat de M. le chanoine Grégoire, qui fut fêté le dimanche 29 mars à la Faculté des Sciences de l'*Alma Mater*, non pas avec la froideur officielle des rites protocolaires, mais avec le joyeux élan de la plus cordiale sympathie.

Pour ceux qui ne suivent pas d'un œil attentif les éphémérides académiques, ils ne purent se défendre de quelque surprise en apprenant l'entrée dans la galerie des jubilaires de celui qui a su conserver, après cinq lustres révolus, la fraîcheur du débutant, tant il est resté jeune d'aspect, de cœur et d'entrain. Au contact de la jeunesse estudiantine, le chanoine Grégoire, âgé de cinquante-cinq ans a gardé, par un rare privilège, le rayonnement des juvéniles ardeurs et la flamme sacrée de l'enthousiasme.

Crayonnant son portrait sous le pseudonyme de François-Jérôme, l'auteur indiscret du savoureux volume *Latinistes* l'avait dépeint, à l'époque de ses études à Bonne-Espérance, avec sa fine et expressive physionomie, turbulent, pétulant, sautillant, en plein contraste avec son rival Florimond Déharvengt que la destinée devait appeler au rectorat magnifique, et vraiment il est facile encore d'identifier le personnage en retrouvant, tempéressées et assagies par la dignité de la robe sacerdotale et de la toge académique, cette charmante vivacité d'allure, cette agilité et cette alacrité d'esprit.

Ah! comme ils ont bien tenu leurs promesses ces deux « premiers de cours » et justifié les brillantes espérances qu'ils faisaient concevoir! Comme ils ont bien démontré par leur riche efflorescence au cours de leur carrière la fertilité de ce précieux terreau des humanités classiques!

Naturellement doué de cette force de logique qui est la marque des bons esprits, Victor Grégoire, à l'école de ces maîtres à penser et à dire que sont les écrivains de l'antiquité gréco-romaine, aiguïsa ses facultés natives, apprit à ordonner ses idées et à les traduire avec netteté et mesure, il sortit de Bonne-Espérance, où la Providence lui avait fait rencontrer les Magnus et les Ducarme, après avoir en quelque sorte harmonisé les cordes de sa lyre intellectuelle.

« Enfant gâté de la sagesse », comme l'écrivit spirituellement Mgr Ladeuze, à l'occasion de ce jubilé, il eut la bonne fortune d'aller s'abreuver, en effet, à cette source de Sapience, à l'Université grégorienne. Rome lui inculqua les principes qui dirigeront son activité intellectuelle — sans l'enchaîner d'ailleurs à une

interprétation étroite du thomisme — Rome, assurément, l'assouplira à cette méthode scolastique qui perfectionne l'esprit le plus sage.

Alors seulement, doté de cette culture classique, philosophique et théologique qui donne à l'intelligence son plein épanouissement, merveilleusement adapté de la sorte à l'induction et à la recherche scientifique, il fut envoyé à Louvain, en 1895, par une heureuse disposition de la Providence, pour y conquérir, déjà deux fois docteur, les palmes du doctorat en sciences.

Avec de pareilles aptitudes et une telle préparation, l'abbé Grégoire ne devait pas tarder à révéler sur ce terrain des sciences positives une frappante supériorité. Il saura prendre possession du réel, par l'observation pénétrante et l'analyse rigoureuse, rattacher les phénomènes aux lois spéciales et celles-ci aux principes généraux, construire ainsi de fortes et puissantes synthèses, en un mot faire œuvre de science.

Bientôt il fut distingué par ce maître éminent dont il fut le disciple préféré et dont il devait être le continuateur, l'illustre Carnoy, le rénovateur de la Faculté des sciences, qui se connaissait en hommes et avait l'art d'attirer à lui les sujets d'avenir.

C'est en 1899 que l'abbé Grégoire occupa la chaire de botanique, en première année de sciences, et celle de cytologie, en doctorat. A l'assemblée jubilaire, M. Debaisieux, nom cher à la science catholique, a caractérisé son enseignement en deux mots qui disent tout : lumineux et ardent, et l'on peut croire sur parole ce disciple de choix devenu lui-même un maître distingué.

Lumière et flamme! la clarté qui jaillit de l'intelligence profonde, l'ardeur qu'allume l'énergie du vouloir. Les questions les plus complexes, les plus obscures, il les illumine à fond. Les problèmes les plus ardues, il les attaque en plein. Leçons intuitives, qui s'illustrent de continuelles représentations à la planche; leçons vivantes qui éveillent l'esprit de l'élève et provoquent sa réaction. Il me souvient d'avoir lu une conférence faite par le maître à Bonne Espérance en 1905 : quel émerveillement pour un profane de voir clair dans les mystères du vitalisme! Cet homme-là fait voir et toucher le réel.

Mais d'où vient à ce professeur cette qualité si rare, l'autorité, qui n'est pas l'ascendant du savoir ni le prestige du talent, encore moins la prérogative des qualités extérieures? Elle tient pour lui à un je ne sais quoi, à un mélange de cordialité et de sévérité savamment dosées. C'est son apanage, c'est assurément son secret.

Que de maîtres, une fois descendus de leur chaire, deviennent étrangers à leurs élèves! Le chanoine Grégoire par sa droiture, par son dévouement sait, en un an, conquérir les siens, gagner leur confiance, se faire leur ami, leur confident, leur conseil : il laisse sur eux son empreinte et le temps ne l'efface pas.

A son laboratoire de la rue du Manège règne l'esprit familial;

là, l'homme se déploie en liberté, dépense avec prodigalité les richesses de sa culture, se répand en causeries qui débordent à l'occasion sur la littérature, la philosophie et les arts, et les disciples charmés baignent avec délices dans cette atmosphère de haute intellectualité.

Le chanoine Grégoire est un savant dont Louvain est justement fier et qui fait grande figure dans le monde de la science. Il n'a pas succédé à Carnoy, il l'a remplacé, il le continue. Héritier de son génie, il a poussé plus avant l'exploration de ce monde mystérieux qu'est la cellule. Par lui, par ses investigations sagaces, fut éclairci le fameux problème de la *réduction chromatique*, conjonction des deux éléments dans la fécondation, à telles enseignes qu'appelé comme arbitre dans le célèbre débat qui divisa deux princes de la science, Schneider et Goldschmidt, il rendit un arrêt devant lequel on s'inclina désormais.

Visiblement, le mystère de la vie le fascine et l'obsède. Parti de la morphologie de la cellule, il évolue de plus en plus vers la biologie. Vitalisme, évolution, lois de Mendel, autant d'étapes qui l'acheminent vers le grand terme voilé : surprendre quelque chose du secret de la vie que Dieu semble bien nous avoir dérobé ! Passionnante recherche qui ne peut être stérile, fût-elle condamnée aux éternels tâtonnements.

En botanique, il a tracé aussi son sillon et fait preuve d'originalité : il s'est appliqué, comme on n'y avait point réussi encore à ce point, à mettre l'analyse morphologique des végétaux en relation avec l'hypothèse évolutionniste.

Quoi d'étonnant si sa renommée a depuis longtemps franchi les murs de l'*Alma Mater* et les frontières du pays ? C'est ce qu'attestent éloquentement le livre jubilaire, auquel ont collaboré quarante savants belges et étrangers pour faire escorte au maître du chœur, ses tournées de conférences dans les quatre universités hollandaises, les invitations pressantes et flatteuses dont il est l'objet de la part de l'Amérique et du Japon, le nombre ou la qualité d'étrangers français, polonais, américains, japonais qui ont fréquenté son laboratoire, enfin les multiples sociétés savantes qui réclament l'honneur de le posséder dans leur sein.

Continuateur de la tradition de Carnoy, chef d'une école à laquelle il ne cesse de donner une impulsion vigoureuse et une direction maîtresse, il a formé une pléiade de disciples dont plusieurs déjà occupent, avec distinction, des chaires du haut enseignement. Quelle brillante couronne forment à leur chef, pour ne citer que ceux-là, les professeurs Debaisieux, Schockaert, P. Martens, Orman, Salée, feu Vermoesen, le docteur Sharp, Américain, de Baehr de Varsovie !

L'œuvre écrite du savant professeur se trouve confondue avec les travaux de ses élèves, qui lui doivent le plus clair de leur valeur, dans une centaine de mémoires. Son grand œuvre, le monument qu'il doit à la science, le traité de cytologie et de botanique, s'édifie depuis longtemps déjà, et un avenir prochain en verra l'accomplissement.

Le jubilé, célébré le 29 mars, a fourni à ses disciples anciens et actuels, auxquels s'étaient joints collègues de Louvain et délégués d'universités étrangères, l'occasion d'entourer le maître des témoignages éclatants de leur admiration, de leur gratitude, de leur sympathie. Le héros de la fête a répondu à cette émouvante manifestation par des remerciements qui venaient du cœur, mais aussi en déroulant un magnifique programme d'avenir dont nous lui souhaitons la pleine et féconde réalisation, à l'honneur de l'*Alma Mater* et de la Belgique.

J. SCHYRGENS.

RUSSIE

La terreur scolaire

D'après un article de S. de Chessin : « La Faillite de la métaphysique bolcheviste. La terreur scolaire », dans la REVUE DES DEUX MONDES.

Métaphysique de classe, le marxisme fonce tête baissée, avec la même fougue, à l'assaut de toutes les disciplines qui proclament ou qui cherchent la vérité à l'usage de l'humanité, non du prolétariat. A en croire la *Pravda*, « tout révolutionnaire russe a des diplômes d'historien, de juriste, de sociologue, de communiste » *eo ipso*. Le même journal écrit que les principes de la « science pure » sont profondément hypocrites. La classe élue, la classe « prolétarienne » a une supériorité globale, universelle, conditionnée par la nature métaphysique de cette classe.

Combien de professeurs, de savants russes, qui, après des années d'une

existence misérable, sont morts de froid ou de faim ou ont été impitoyablement fusillés ! Par centaines, professeurs, écrivains, philosophes, savants, avocats, ingénieurs ont été, depuis l'automne de 1922, conduits à la frontière et expulsés, sous l'inculpation de nourrir « une idéologie hostile au pouvoir soviétique ». Inséparable du régime, la guerre au cerveau ne fait que revêtir les formes les plus diverses.

Pour l'honneur de « l'intelligence » russe, il faut dire que la grande majorité s'est refusée à admettre la location de son cerveau par le prolétariat triomphant. Elle est restée frondeuse sous le bât bolchéviste, comme elle l'avait été sous le régime tsariste. En matière scientifique, comme dans le domaine religieux, le bolchevisme a dû recruter le concours de charlatans et d'aventuriers. Les hommes de science « dûment qualifiés », c'est-à-dire ralliés au matérialisme historique, sont groupés en cinq catégories et reçoivent de 50 à 250 francs papier par mois, grâce à la *koubou*, « commission chargée d'améliorer les conditions d'existence des savants », œuvre de la *tchéka*. Cette commission continue à végéter toujours en marge de la science, comme le nouveau synode prossoviétique végète en marge de la religion.

Aujourd'hui le matérialisme livre son ultime combat : il veut façonner les connaissances humaines à son image et déformer l'intelligence pour la plus grande gloire de la III^e Internationale.

Toutes les branches scientifiques suspectes de compromettre le matérialisme officiel, la métaphysique bolchéviste les tient pour contre-révolutionnaires et les traite en conséquence. Les humanités ont été biféées de tous les programmes de l'enseignement ; sciences juridiques, historiques, morales, politiques, philosophie, psychologie, logique, philologie, ont été jetées à la porte. Les facultés des lettres ont vécu. La langue slavonne, mère du russe moderne, est frappée d'ostracisme, parce que langue d'Église. Deux véritables *tchéka* scientifiques ont été instituées, la centrale des sciences et la centrale d'instruction politique. La censure est implacable. Tous les termes jugés contre-révolutionnaires sont pourchassés impitoyablement. En vertu d'une circulaire signée de la veuve de Lenine, présidente de la seconde des deux « centrales », qui viennent d'être nommées, une longue liste d'ouvrages a été proscrire. Sous la menace de pénalités draconiennes, sont défendus dans les bibliothèques publiques non seulement la Bible, l'Evangile, les traités théologiques, les philosophes (y compris Kant, Schopenhauer et Nietzsche !) mais maints chefs-d'œuvre de la littérature russe. La femme Kroupskaïa a longuement justifié ces mesures dans la *Pravda*.

Ce n'est pas tout : le marxisme communiste veut tuer la pensée bourgeoise dans son germe et monopoliser l'enseignement universitaire au profit des communistes seuls. C'est au prolétariat qu'est conféré le droit presque exclusif de fréquenter les écoles supérieures. Naguère, sous Nicolas I^{er}, il avait été question de faire des études supérieures, comme de l'admission dans la garde, une prérogative de la noblesse, mais le tsar avait reculé devant le projet. La république communiste russe, elle, a osé !

Pour goûter impunément aux fruits de l'arbre de la science, il faut pouvoir exhiber d'une descendance prolétarienne et produire un certificat de communisme irréprochable !

On a fait plus. Au cours de mai et de juin 1924, des commissions inquisitoriales, peuplées de mouchards et d'agents-provocateurs, ont procédé à un « nettoyage » général des universités. Des milliers d'étudiants ont été expulsés en expiation d'une origine non-prolétarienne, comme « élément social ennemi », parfois — deux ou trois semaines seulement avant l'achèvement de leurs études. Des centaines de suicides ont été la conséquence de ces mesures odieuses.

La métaphysique bolchéviste se réduit aujourd'hui à un sec recueil de formules stéréotypées, qu'on s'efforce de simplifier de plus en plus à l'usage des cerveaux prolétariens ; encore n'y réussit-on pas toujours ; et les prolétaires se torturent en vain la mémoire pour retenir un charabia indéchiffrable. Aussi la *Pravda* est-elle obligée d'avouer que, prise en bloc, la jeunesse des écoles témoigne d'une ignorance politique absolue. Des étudiants certifient gravement que Bakounine a représenté les Soviets à la conférence de Gènes ou que Karl Marx est le chef de l'armée rouge ; tout comme des paysans ignorent la signification des lettres fatidiques S. S. S. R. (qui correspondent en russe à U. R. S. S.), confondent Dénikine et Kalinine, et ignorent tout de Zinovieff et de Trotsky. La femme Kroupskaïa reconnaît elle-même que la campagne russe sombre tout entière dans l'ignorance.

Le régime soviétique a engendré un type nouveau d'idiot, de *minus habens* : le *soudourak*, pour parler comme le barde communiste Démian Bedny, qui se permet parfois certaines audaces. Pour ce *soudourak* (littéralement, « imbécile soviétique »), le marxisme, déchu au rang de memento et de formulaire, contient la clé de l'univers : c'est à la foi son catéchisme et son encyclopédie. Il est profondément ignare ; il loge la Suède en Afrique et le Donetz en Espagne, car la syllabe « don » lui rappelle les Espagnols. Mais il est membre militant d'une « cellule » communiste, il sait par cœur quelques passages du Talmud marxiste ; comment lui refuser le privilège de toutes les autres ignorances ?

Des avertissements se font entendre parfois ; la *tchéka* sait les étouffer

bien vite; et même si elle s'abstient de les étrangler, ces voix sont condamnées à clamer dans le désert. Sous la férule du marxisme communiste, la Russie s'enfonça peu à peu dans un silence mortel, où tout au plus entendra-t-on les *soudourahi* ressasser leurs onomatopées.

Ces *soudourahi* répétant, tels des perroquets des formules qu'ils sont probablement les derniers à comprendre, me rappellent irrésistiblement certains épisodes liés à la première révolution russe. Depuis mai 1915, en vertu d'un accord signé par Sazonov, Paléologue et Buchanan, Constantinople et les Détroits devaient, après la victoire, revenir à l'Empire des tsars. C'était là la matérialisation d'un rêve caressé par les patriotes russes depuis des siècles; la revanche de la Croix sur le Croissant; le couronnement d'une série de guerres sanglantes, menées dans les Balkans, enfin — *last not least* — c'était la Russie mise en possession de la clé de la mer Noire: avantage inappréciable du point de vue militaire et économique. Malheureusement le tsarisme avait attaché son nom à la politique russe qui visait à s'emparer du Bosphore; cette politique portait donc tout à la fois un cachet impérial et impérialiste; et Nicolas II renversé, elle fut englobée dans la même réprobation que les autres faits, gestes et aspirations du régime déchu. Un assaut formidable fut dès lors livré de tous les côtés aux « Détroits ». Ils étaient attaqués à peu près *semper, ubique, ab omnibus*; à Saint-Petersbourg — et sans doute ailleurs aussi — on tonnait contre eux, en avril et mai 1917, à tous les coins de rue. (C'était l'époque des meetings improvisés partout au pied levé.) Mais inutile de dire qu'un petit nombre seulement des orateurs se rendaient compte de ce qu'étaient en réalité ces Détroits; la majorité était sous ce rapport plongée dans l'ignorance la plus bienheureuse. Beaucoup s'imaginaient qu'ils reliaient la mer Noire à la mer Baltique; le plus grand nombre de ceux qui les pourfendaient n'étaient même pas capables d'autant de précision.

Je tiens d'un témoin oculaire qu'en mai ou juin 1917, la question fut violemment agitée au cours d'un congrès de soviets de soldats d'un des secteurs du front; et comme personne n'était à même de fournir des indications bien nettes, on se décida à aller aux sources. Un soldat qui paraissait plus fin que les autres fut envoyé à Saint-Petersbourg pour se renseigner dans tous les détails. Il ne tarda pas à revenir et tint à ses auditeurs le langage suivant :

« Camarades, je me suis renseigné, et je puis vous dire en connaissance de cause : ces *détroits existent!* »

(Il s'était trouvé des sceptiques pour en mettre en doute l'existence.)

» Mais, continua l'orateur, il se trouve qu'ils ne sont pas les seuls : les a-t-on traversés, on trouve encore Gibraltar à droite et Suez à gauche. Ainsi donc : aujourd'hui nous nous battons pour une espèce de détroits, demain il faudra le faire peut-être pour d'autres; et je ne saurais même vous affirmer en toute certitude qu'il n'en existe pas ailleurs encore. »

Le congrès fut vivement impressionné par ce raisonnement, et le Bosphore et les Dardanelles furent condamnés! On sait que le gouvernement provisoire n'était pas de taille à tenir tête à des arguments pareils, vu leur origine démocratique, et céda vite sur ce chapitre. Milnkof partit fut remplacé au ministère des Affaires étrangères par Terestchenko, et il ne fut plus question des Détroits comme but de guerre de la Russie!!!

Comte P.

PERSE

La dictature

D'après un article de « Durbîn » : La dictature en Perse dans THE REVIEW OF REVIEWS du 15 mars-15 avril 1925.

Le 9 février dernier Riza Khan, Premier ministre et Ministre de la guerre de Perse, envoyait au Méjliss (Parlement) un ultimatum, demandant que dorénavant il fût commandant en chef de toutes les forces persanes et responsable devant le Méjliss seul, non devant le Chah absent dans la personne du Valiahad (héritier du trône). Cet ultimatum a été accepté par le Méjliss et il reste maintenant à voir si le Chah, qui séjourne en Europe depuis novembre 1923, va se décider à rentrer dans son royaume.

Telle semble être aujourd'hui la situation.

La Perse, est, pour la Grande-Bretagne, importante à trois points de vue : comme débouché commercial; comme champ pétrolière; comme voie d'accès politique et stratégique, à l'Inde d'une puissance hostile. Depuis 1800 époque à laquelle ce pays a commencé à jouer un rôle sérieux dans la politique asiatique de l'Angleterre, la Perse a toujours servi de voie, par laquelle tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, se manifestait à l'égard de l'Inde une menace intermittente.

Depuis 1880 cette menace est venue surtout de Russie. A cette date elle avait achevé — ou presque — ses conquêtes d'Asie centrale et était dès lors en mesure de dominer tout le Nord de la Perse, de Fabriz à Mesched.

Depuis lors, la rivalité anglo-russe en Perse a été presque incessante, l'objet principal de l'Angleterre étant d'empêcher l'influence russe et les troupes russes de pénétrer en Perse, considéré comme l'antichambre de l'Inde. Avec la guerre mondiale ce ne fut plus la menace russe, mais la menace germano-turque.

L'armistice y mit fin, et ce fut alors derechef le péril russe, sous les espèces, cette fois, du bolchévisme. Pour faire face successivement à ces deux dangers, jusqu'au moment où les troupes britanniques furent évacuées de Perse et les forces recrutées sur place dissoutes, Londres dut déboursé une quarantaine de millions de livres. Le danger bolchéviste existe naturellement toujours.

Au point de vue du pétrole, les intérêts britanniques sont représentés en Perse par l'Anglo-Persian Oil Company, une des plus grosses du monde, entièrement britannique; le gouvernement anglais y est largement intéressé. En 1921-1922, 64 p. c. de l'exportation totale de la Perse étaient constituées par les produits de l'activité de cette compagnie. Heureusement pour la Grande-Bretagne, les champs pétrolières en question sont situés dans le Sud de la Perse, donc à proximité de la base navale que constitue le Golfe Persique.

Au cours de la même période, le montant total des exportations et des importations persanes en Angleterre et d'Angleterre (l'Inde y comprise) s'est élevé à 11 millions de livres.

Quels sont les principaux facteurs pouvant influencer la situation persane de nos jours?

Jusqu'à une époque récente l'ordre et la loi faisaient défaut en Perse, qui dès lors ne parvenait pas à créer un gouvernement stable. La cause principale de cette insécurité, de cette instabilité était dans les nombreuses tribus nomades et semi-nomades, qui encerclaient le pays le long de ses frontières, c'est-à-dire là où de grandes routes commerciales le reliaient au monde extérieur. Ces tribus non seulement ne veulent pas acquitter les impôts, mais pillent les caravanes.

C'est un élément inquiet et subversif; s'il n'est pas désarmé et maté, la Perse ne verra pas la fin de l'anarchie. Dès lors, le problème persan est au premier chef un problème militaire : la première condition essentielle de l'ordre et de la stabilité c'est la création d'une puissante armée, mais ni le gouvernement du Chah, ni le régime parlementaire (Chah et Méjliss), introduit depuis 1909 ne furent à la hauteur de cette tâche. Riza Khan l'a réalisée aujourd'hui.

La seule unité militaire dans l'ancienne armée qui fût digne de ce nom était la brigade cosaque persane, créée par des officiers russes. En 1921, Riza, qui la commandait, fit un coup d'Etat en faveur d'un Premier ministre « réformateur », qu'il mit du reste de côté quelques mois plus tard. Depuis lors, il a été membre de tous les cabinets qui se succédaient à Téhéran et virtuellement chef du pays. Au début de 1923, devenu Premier ministre et ministre de la Guerre, il commença à préparer le terrain, en vue de la proclamation de la République, dont il serait le Président. Il y a un an tout était prêt pour le nouveau coup d'Etat, mais les aspirations de Riza Khan se brisèrent cette fois contre l'opposition du clergé, lequel déclara — instruit sans doute par l'exemple de la Turquie voisine — qu'une constitution républicaine était contraire à la religion musulmane. Aujourd'hui Riza veut faire une nouvelle tentative.

Nul doute qu'il n'ait bien mérité de la Perse. Il a réussi là où avaient échoué Chah et Méjliss; il a créé une forte armée — forte, tout au moins du point de vue de ce qu'on peut exiger de la Perse; et il s'en est servi pour subjugué et pacifier quelques unes des tribus les plus turbulentes. Le Sheikh de Mohammerah, sous bien des rapports à peu près entièrement indépendant de Téhéran, et en état de rébellion ouverte contre Riza, a dû faire sa soumission; et les arriérés d'impôts qu'il a, à cette occasion, versés, ont sérieusement profité au Trésor persan. A l'heure qu'il est la Perse jouit d'une paix et d'une sécurité, qui, quoique relatives, y étaient inconnues depuis des siècles — exception faite des régions qui, il y a peu de temps encore, étaient occupées par des détachements britanniques.

D'autre part, ce qui, en ce moment, s'y passe, ne présente rien de bien nouveau : c'est, d'abord, le désordre, le gâchis, le chaos; c'est ensuite un homme très fort qui surgit et y met fin; mais cet homme fort devra bien disparaître un jour ou l'autre, d'une façon ou d'une autre : il mourra de sa belle mort — ou sera assassiné — ou sera renversé; et alors?... Or ni le Méjliss, ni aucune autre organisation agissant de façon continue, ne sont malheureusement pour rien dans ce changement bienfaisant.

Il ne faut pas non plus perdre de vue le danger bolchéviste. Qu'il suffise de savoir que les communistes russes attachent à la Perse une grande importance : n'est-elle pas située au centre du Moyen-Orient, ne voisine-t-elle pas avec l'Afghanistan, l'Inde, le golfe Persique, l'Irac, la Turquie? On peut résumer les relations qui, existent entre Riza et les bolchévistes de la façon suivante : les deux veulent une république, mais ces derniers ne veulent pas de Riza : il leur faut une Perse faible et divisée.

La Grande-Bretagne désire exactement le contraire. Aussi n'intervient-elle dans les affaires intérieures de Perse en aucune façon. Car, comme l'écrivait dernièrement le général Morjan : « Pour exaspérer un pays rien de mieux que de tâcher de le diviser par des mains étrangères. » De ce point de vue on peut espérer que la politique bolchéviste se retournera contre eux-mêmes et que les Persans comprendront avant peu, qui sont leurs amis et leurs ennemis.

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE BELGIQUE

Société anonyme fondée par arrêté royal du 28 août 1822

3, Montagne du Parc BRUXELLES

FONDS SOCIAL :

100,000 Titres de Capital . . fr. 100,000,000

100,000 Parts de Réserve . . fr. 250,628,393

Total . . fr. 350,628,933

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE

Le service d'agence de la Société Générale de Belgique est assuré en province par ses banques patronnées et leurs agences dans plus de 300 villes et localités importantes du pays.

Application générale de l'électricité

A. CORMOND

LUMIÈRE - FORCE MOTRICE

LUSTRIERIE - ABAT-JOUR

1, Rue de Gravelines

BRUXELLES

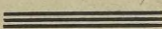
**COMPTOIR
D'OPTIQUE****MAISON BLAISE**

FONDÉE EN 1885

46, RUE DE LA PAIX IXELLES-BRUXELLES

Jumelles, baromètres, lorgnettes en or, argent et écaïlle. Instruments de précision. Outillage perfectionné pour le montage des Verres. Lunetterie française et américaine. Exécution rapide et soignée des ordonnances de MM. les oculistes.

Même Maison en face au 49

HORLOGERIE — BIJOUTERIE — ORFÈVRIERIEDécoration **G. Veraart**

25, Place Van Meyel, ETTERBEEK (Bruxelles)

PEINTURE — DÉCOR
AMEUBLEMENTENTREPRISE GÉNÉRALE
DE DÉCORATION INTÉRIEURE

LIBRAIRIE SAINT-LUC

MAISON LIELENS

R. VAN ESPEN-DUFLLOT SUCC.

26, rue de la Montagne BRUXELLES

Missale romanum. — Breviarum romanum.
— Livres liturgiques. — Ascétisme. —
Grand choix de livres de prières et de
chapelets. — Imagerie religieuse. —
Cachets de 1^{re} communion.**Typographie — Lithographie. — Reliures.**Tous ceux qui font de la POLICOPIE
emploient**LA PIERRE HUMIDE**

A REPRODUIRE

MARQUE « AU CYGNE »

Tout s'efface comme sur une ardoise

Nombreuses références dans le monde entier.
Envoi franco. — Nombreux dépôts en Belgique.

Demandez catalogue :

USINE CYGNE, ST MARS LA BRIÈRE (Sarthe)

ORFÈVRIERIE

ChristofleORFÈVRIERIE ARGENTÉE ET
DORÉE — ORFÈVRIERIE D'AR-
GENT — SERVICES DE TABLE
— SERVICES A THÉ —
— SURTOUT CANDÉLABRES —
CADEAUX ET CORBEILLES
DE MARIAGE
— COUPES DE SPORTS —

SUCCURSALE DE BRUXELLES

58, rue des Colonies

— Téléphone 177.87 —

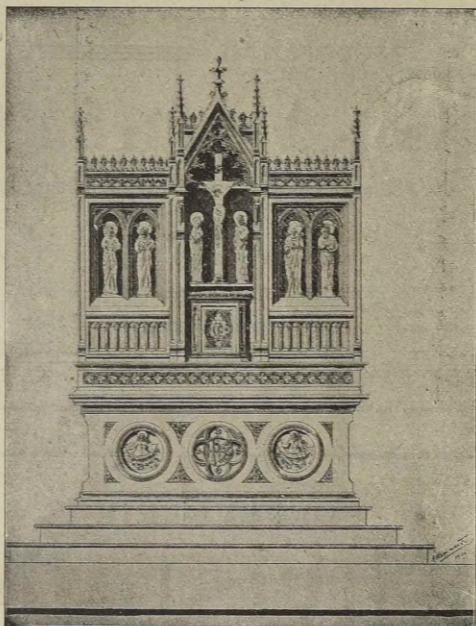
GRANDS ATELIERS D'ART RELIGIEUX

COMPAGNIE DES ARTS

POPPE & C^{ie}, BRUXELLES

SOCIÉTÉ ANONYME

CAPITAL : 3,000,000 DE FRANCS



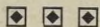
Spécialisés pour l'exécution de tous travaux de
MOBILIER D'ÉGLISE — SCULPTURE
--- PEINTURES RELIGIEUSES ---
TABLEAUX — DÉCORATION MURALE
STATUAIRE — BRONZE, CUIVRE, etc.
EN TOUTES MATIÈRES ET EN TOUS STYLES



PRIX — DESSINS — DEVIS — VISITES
Gratis sur demande

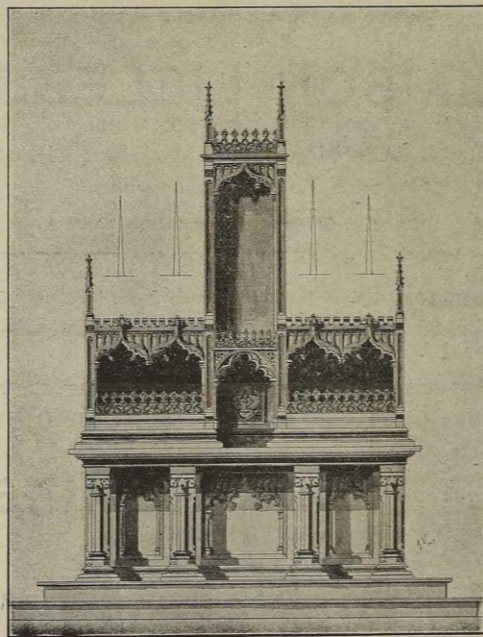
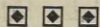


ENTREPRISES GÉNÉRALES (Belgique, Étranger)
FOURNITURES COMPLÈTES
pour ÉGLISES, CHAPELLES ET SACRISTIE



STUDIO — ATELIERS — BUREAUX
15, 17, 19, rue de la Croix-de-Pierre
BRUXELLES — Téléph. : 479.60-483.11

Adresse télégraphique : Artes-Bruxelles
Comptes Chèques Postaux n° 1057-27



Caisse Générale de Reports et de Dépôts

SOCIÉTÉ ANONYME

Siège social : BRUXELLES, rue des Colonies 11

Capital : 20,000,000

Réserves : 24,000,000

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE

Comptes de Chèques et de Quinzaine

-- Dépôts de Titres et de Valeurs --

Lettres de Crédit -- Prêts sur Titres

- - - - Coffres-Forts - - - -

BUREAUX DE QUARTIER :

Place Bara, 14, Cureghem. Rue des Tongres, 60 - 62,
Parvis St-Gilles, St-Gilles. Etterbeek.
Place Saintelette, 26, Mo- Place Liedts, 18, Schaerbeek
lenbeek. Rue du Bailli, 79, Ixelles.

◆◆◆ CARRELAGES ◆◆◆

J. Swartenbroeckx

6, Avenue de la Porte de Hal

Téléphone B 15911 BRUXELLES Téléphone B 15911

◆◆◆ REVÊTEMENTS ◆◆◆

HERMANCE BARTHEL

Artiste Fleuriste

Médaille d'Or - France, Belgique

49, rue Royale, 49 - Bruxelles

Téléphone 285-45

Fleurs
de premier choix.

Mariages
Bals
Soirées

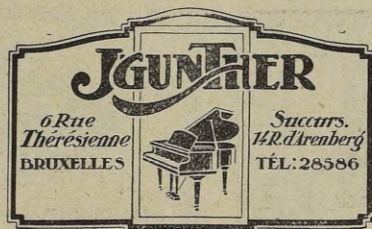
Expéditions.

Etablissement MAUQUOY & Fils

MAISON FONDÉE EN 1875

GRAVEURS — MÉDAILLEURS
PHOTOGRAVEURS — TIMBREURS

7, Marché Saint-Jacques, 7, ANVERS - Tél. 6242



Banque de l'Arrondissement d'Anvers

SOCIÉTÉ ANONYME

Siège social : Longue rue Neuve, 107-111 ANVERS

Succursale; Rue Théophile Roucourt, 2 BERCHEM-lez-Anvers

Comptes chèques. — Ouvertures de crédit. —
Comptes à terme. — Comptes de quinzaine. —
Caisse d'épargne. — Location de coffres-forts. etc.

◇ MARCHAND TAILLEUR ◇

Costumes
de
Soirées

Maison L. Dupaix

Costumes
de
Cérémonies

◇ 50, rue du Marais. Bruxelles ◇

A la Grande Fabrique

Maison fondée en 1877

Téléphone 3003

Diplôme d'honneur à l'Exposition de Bruxelles en 1910.

E. Esders

26, Rue de la Vierge Noire, 26

BRUXELLES

◆◆

VÊTEMENTS POUR HOMMES, DAMES
ET ENFANTS

◆

Livrées et uniformes. — Vêtements de sports
et voyages. — Lingerie. — Bonnetterie. —
Chapellerie. — Ganterie. — Chaussures. —
Cannes. — Parapluies. — Fourrures. — Modes.

CHOCOLAT**DU C'ANVERS**LA GRANDE
MARQUE BELGELa marque qui se trouve sur tous nos
Gramophones et Disques
C'est le symbole de la suprématieDemandez nos catalogues et l'adresse
du revendeur le plus proche.**C^{ie} française du Gramophone**

BRUXELLES

171, boulevard Maurice Lemonnier
65, rue de l'Ecuyer
42, place de Meir, Anvers.

Maison fondée en 1873 VAN CAMPENHOUT Frères et Sœurs

François VAN NES Successeur

13, Rue de la Colline, 13 -- BRUXELLES -- Téléph. : 227.64

TYPOGRAPHIE — LITHOGRAPHIE — PAPETERIE — MAROQUINERIE
FABRIQUE DE RÉGISTRES — COPIE-LETRES
CHAPELETS — ARTICLES DE BUREAU — LIVRES DE PRIÈRES.

Usine électrique : 36, Rue Vanderstraeten, 36, Molenbeek-Bruxelles

Soleil
ou
pluie
"NUGGET"
lait

Fabriqué par THE NUGGET Polish C°

LA MAISON DU TAPIS
BENEZRA

41-43, Rue de l'Ecuyer, 41-43 - BRUXELLES

TAPIS D'ORIENT, ANCIENS et MODERNES.
— MOQUETTES UNIES tous les tons. —
TAPIS D'ESCALIERS et D'APPARTEMENTS
— (divers dessins et toutes largeurs), —CARPETTES DES FLANDRES ET AUTRES
— — (imitation parfaite de l'Orient). — —
TAPIS D'AVIGNON UNIS ET A DESSINS.*Les prix défient à qualité égale toute concurrence.*

ATELIER SPÉCIAL POUR LA RÉPARATION DES TAPIS